

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

43^e édition

VINCENT MACAIGNE

Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer
d'après *L'Idiot* de Fiodor dostoïvski

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistant : Maxime Cheung
Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

RADIO

Lundi 22 septembre :

France Culture / La Dispute / Arnaud Laporte

Dans la revue de presse culturelle d'Antoine Guillot, mention du nombre d'intermittents nécessaire à la création du projet *L'Idiot* par Vincent Macaigne

Diffusion : 21h18

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-revue-de-presse-culturelle-d-antoine-guillot-combats-et-batailles-2014-09-22>

Lundi 6 octobre

France Culture / Le Rendez-Vous / Laurent Goumarre

Invité : Vincent Macaigne

Diffusion : de 20h à 20h58 (en direct)

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-le-rendez-vous-le-rdv-du-610-avec-judith-brouste-et-vincent-macaigne-2014-10-06>

France Culture / La Dispute / Arnaud Laporte

Sujet : table ronde critique autour des *Nègres* et *Idiot* avec comme journaliste Fabienne Pascaud (Télérama) et Joëlle Gayot (France Culture)

Diffusion : De 21h00 à 22h00

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-la-dispute-spectacle-vivant-les-negres-et-idiot-parce-que-nous-aurions-du-nous-aimer-2014-1>

Vendredi 10 octobre :

France Inter / Studio Théâtre Laure Adler

Invités : Vincent Macaigne et Julien Gosselin

Diffusion : 23h15 à 00h

Lien : <http://www.franceinter.fr/emission-studio-theatre-vincent-macaigne-julien-gosselin-et-stephane-braunschweig>

Samedi 11 octobre :

France Inter / Ca ne peut pas faire de mal / Guillaume Gallienne

Spécial Festival d'Automne avec lecture des textes du spectacle de Robert Wilson, *L'Idiot*, de Dostoïevski, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, de Marguerite Duras, *Intérieur*, de Maurice Maeterlinck, *Les Particules élémentaires*, de Michel Houellebecq, *La Lettre de Lord Chandlos*, de Hugo von Hofmannsthal,

Diffusion : de 18h à 19h

Lien : <http://www.franceinter.fr/emission-ca-peut-pas-faire-de-mal-speciale-festival-dautomne-0>

Mercredi 29 octobre:

Europe 1 / Europe 1 Social Club / Frédéric Taddéi

Invité : Vincent Macaigne

Diffusion : 20h à 22h

Lien : <http://www.europe1.fr/mediacenter/emissions/europe-1-social-club-frederic-taddei/sons/europe-1-social-club-29-10-14-2274607>

Vendredi 31 octobre :

France Inter / Boomerang / Augustin Trapenard

Invité : Vincent Macaigne

Diffusion : 9h10 à 9h40 (en direct)

Lien : <http://www.franceinter.fr/emission-boomerang-vincent-macaigne-un-theatre-intelligent>

TSF Jazz / Les Matins / Laurent Sapir

Sujet : sur *Idiot* avec interview de Vincent Macaigne

Diffusion : 6h à 9h

Lien : <http://www.tsfjazz.com/programme-detail.php?id=20>

France Musique / La Matinale / Vincent Josse

Sujet : La discothèque de Vincent Macaigne

Diffusion : 8h à 10h (9h38)

Lien : <http://www.francemusique.fr/emission/la-discotheque-de/2014-2015/la-discotheque-de-vincent-macaigne-11-07-2014-09-38>

Dimanche 9 novembre :

France Inter / Masque et la plume / Jérôme Garçin

Sujet : Table ronde critique autour de *Idiot* et des *Nègres* avec Armelle Héliot (Le Figaro), Vincent Josse (France Musique), Jacques Nerson (Valeurs actuelles), et Gilles Costaz (Politis).

Diffusion : 20h à 21h

Lien : <http://www.franceinter.fr/emission-le-masque-et-la-plume-sur-les-planches-2>

Émissions TV

Vendredi 3 octobre :

Arte – Le Journal d’Arte – Lionel Jullien

Sujet : *Idiot !* avec interview de Vincent Macaigne

Diffusion : 13h

France 2 – Journal de 13h

Sujet : Vincent Macaigne – annonce du spectacle

Diffusion : 13h (à 33 mn)

Lien : http://www.francetvinfo.fr/replay-jt/france-2/13-heures/jt-de-13h-du-vendredi-3-octobre-2014_704121.html

Jeudi 23 octobre:

Canal + – Before – Thomas Thouroude

Invité : Vincent Macaigne

Diffusion : 18h à 18h45

Lien : <http://www.canalplus.fr/c-divertissement/c-le-before-du-grand-journal/pid6429-l-emission.html>

Lundi 27 octobre:

France 5 - C à vous – Anne Sophine-Lapix

Invité : Vincent Macaigne

Diffusion : de 19h à 20h

Lien : http://www.france5.fr/emissions/c-a-vous/diffusions/27-10-2014_273363

Lundi 3 novembre:

France 5 - Entré Libre – Laurent Goumarre

Sujet sur *Idiot* avec interview de Vincent Macaigne

Diffusion : de 20h10 à 20h40

Lien : <http://culturebox.francetvinfo.fr/emissions/france-5/entree-libre/entree-libre-du-3-novembre-195013>

PRESSE

Les Echos.fr – 1 septembre
AFP – 2 septembre
Le Monde – 2 septembre
Télérama – 3 septembre
La Vie – 5 septembre
Théâtral Magazine – 9 septembre
Supplément Inrocks – 10 septembre
La Terrasse – 10 septembre
Théâtre de la Ville – 10 septembre
Le Temps Scène – 15 septembre
Rue 89 – 15 septembre
A nous Paris – 16 septembre
Libération – 16 septembre
Madame Figaro Pocket – 25 septembre
Le Nouvel Obs – 25 septembre
La Scène – Mensuel de septembre
Le Figaroscope – 1 octobre
Les Inrocks – 1 octobre
Télérama Sortir 1 octobre
Télérama – 1 octobre
La Terrasse – 1 octobre
L'Express – 1 octobre
Le Monde – 2 octobre
Théâtre du Blog – 6 octobre
Le Monde – 6 octobre
Libération – 7 octobre
L'Humanité – 7 octobre
Le Figaro – 7 octobre
Télérama Sortir – 8 octobre
Les Inrocks – 8 octobre
Les Echos – 10 octobre
Le Canard Enchaînés – 10 octobre
Froggy Delight – 15 octobre
Télérama – 22 octobre
Télérama Sortir – 29 octobre
La Terrasse – 4 novembre
Time out – 10 novembre

Lesechos.fr – 1 septembre 2014

Difficile de faire le *tri*. On vous recommande la reprise d' mis en scène par **Claude Régy** avec une troupe japonaise (du 9 au 27 septembre à la Maison du Japon). Puis, la re-création de , d'après « L'idiote de Dostoïevski » (du 1^{er} au 12 octobre au Théâtre de la Ville, du 4 au 14 novembre à Nanterre), par le trublion **Vincent Macaigne** – on se souvient encore de son « Hamlet » halluciné. Autre évènement : revue par l'inoxydable plasticien - dramaturge **Robert Wilson** à l'Odéon (du 3 octobre au 21 novembre). On est pressé de revoir le spectacle qui avait fait le buzz au festival d'Avignon 2013 : , le roman de **Houellebecq** adapté pour la scène avec énergie et tendresse par le jeune **Julien Gosselin** (à l'Odéon/Berthier du 9 octobre au 14 novembre).

Les fans du créateur d'images métaphysiques **Romeo Castelluci** seront comblés avec trois créations : du 4 au 11 au Théâtre de la ville), (du 28 au 30 novembre aux Bouffes du Nord) et (du 10 au 14 décembre à la Grande halle de la Villette). L'espagnole **Angelica Liddell** nous propose son dernier opus, une ode fiévreuse à l'amour, en mode vénitien : (du 3 au 14 décembre à l'Odéon). Enfin, , **Pascal Rambert** met en scène en son théâtre de Gennevilliers sa nouvelle pièce , mise en abîme du théâtre (et du monde) en Russie à l'époque de Tchekhov, avec un carré magique de comédiens : **Emanuelle Béart**, **Denis Podalydès**, **Audrey Bonnet**, **Stanislas Nordey** (du 12 décembre au 17 janvier au T2G).

Rentrée théâtrale: faut que ça saigne! (PRESENTATION)

Par Marie-Pierre FERÉY

PARIS, 1 sept 2014 (AFP) - Du sang, des larmes, du rire: la rentrée théâtrale ne fait pas dans la tiédeur, avec la "Lucrece Borgia" de Béatrice Dalle, le trépidant "Henry VI", qui a soulevé en juillet le public d'Avignon, ou les "Particules élémentaires" du sulfureux Michel Houellebecq, sans parler du scandaleux Romeo Castellucci, invité du Festival d'Automne.

Une génération de jeunes metteurs en scène prend d'assaut les planches: David Bobée ("Lucrece Borgia"), Vincent Macaigne ("Idiot!"), Thomas Jolly ("Henry VI") et Julien Gosselin ("Les particules élémentaires") ont tous moins de 35 ans.

"Lucrece Borgia", incarnée par Béatrice Dalle cet été dans la version tellurique de David Bobée au festival de Grignan, entame une tournée par la Maison des Arts de Créteil (15 au 18 octobre). Le pari n'est pas mince: transposer en salle la mise en scène donnée en plein air à Grignan, avec des acteurs pataugeant dans les eaux glacées d'un bassin, comme dans une mare de sang.

Le "Henry VI" de Shakespeare monté par le jeune metteur en scène Thomas Jolly (32 ans) en 18 heures haletantes à Avignon est présenté par épisodes dans toute la France, en commençant par Toulouse en octobre (Théâtre des Gémeaux à Sceaux en décembre, Théâtre de l'Odéon en mai). Pas de panique: le marathon est proposé en tranches, dont la longueur ne doit surtout pas dissuader le spectateur, car on reste scotché à son siège de bout en bout. A Avignon, le public en délire tapait des pieds à la fin de cette épopée sanglante, de la guerre de Cent ans à la Guerre des Roses.

Ceux que Michel Houellebecq et ses provocations laissent froid doivent impérativement voir "Les particules élémentaires" au Théâtre de l'Odéon (Ateliers Berthier) en octobre, car ils pourraient bien changer d'avis: la version qu'en propose une jeune troupe pleine d'audace menée par Julien Gosselin est à la fois crue, drôle, et - surprise! - romantique. C'était l'événement d'Avignon 2013.

- De bruit et de fureur -

=====

Toujours à l'Odéon, Bob Wilson ouvre la saison avec "Les Nègres" de Jean Genet, une pièce "destinée à un public de Blancs" et "écrite par un Blanc". On attend beaucoup de la rencontre entre la langue superbe de Genet ("Tu es là, Afrique aux reins cambrés, à la cuisse oblongue") et l'esthétique unique de l'Américain.

Au Théâtre de la Ville, Vincent Macaigne, qui s'impose à 35 ans comme un des réalisateurs et metteurs en scène les plus doués de sa génération, promet "le sperme et les larmes, le sang et le rire" pour sa création "Idiot!" d'après le roman de Dostoïevsky.

Macaigne crée au théâtre des spectacles "proliférants et vociférants", qui "laissent généralement acteurs et spectateurs essorés, à bout de souffle, face à un plateau dévasté", prévient dans sa brochure le théâtre de Vidy-Lausanne, qui produit la pièce en septembre

2/2

(octobre au Théâtre de la Ville, novembre aux Amandiers à Nanterre).

La plupart de ces spectacles sont à l'affiche du Festival d'Automne à Paris, qui égrène ses pépites de septembre à décembre. Cette année, carte blanche au metteur en scène Romeo Castellucci, dont plusieurs créations choc ont fait scandale. Les catholiques intégristes avaient multiplié les manifestations contre "Sur le concept du visage du fils de Dieu" (2011), où un gigantesque portrait du Christ fixait le public, tandis que sur scène un père en phase terminale se vidait devant son fils dévoué.

L'Italien présentera trois pièces à Paris, dont "Go down, Moses", inspiré par l'itinéraire de Moïse (création à Vidy-Lausanne, en novembre au Théâtre de la Ville).

C'est aussi grâce au Festival d'Automne qu'on verra le "Macbeth" du Sud-Africain Brett Bailey (Nouveau théâtre de Montreuil en novembre) victime cet été du conflit des intermittents au Printemps des comédiens, à Montpellier. Bailey a campé cet "opéra" à Goma, dans la République démocratique du Congo ensanglantée par la guerre civile. De quoi coller au "récit plein de bruit et de fureur raconté par un idiot" qu'est la vie, selon Macbeth.

mpf/dab/er

Karl Marx et les auteurs contemporains à l'affiche de la rentrée du théâtre public

La sélection du « Monde » des spectacles programmés cet automne

Théâtre

Non, ce ne sont pas Molière ou Shakespeare qui donnent le coup d'envoi de la rentrée théâtrale, mais Karl Marx, avec un spectacle très attendu : une relecture contemporaine du *Capital*, mise en scène par Sylvain Creuzevault, qui avait présenté, en 2009, une remarquable réflexion sur la Révolution française, avec *Notre terreur*. Intitulée *Le Capital et son singe*, cette création, jouée au Théâtre national de la Colline, à Paris, du 5 septembre au 12 octobre, s'inscrit dans le programme du Festival d'automne (4 septembre-31 décembre), qui met en avant la création française, en particulier la jeune garde, avec des metteurs en scène connus, comme Vincent Macaigne ou Jeanne Candel, et d'autres qui émergent, comme Julien Gosselin ou le collectif In Vitro.

Ce programme donne le coup d'envoi d'une rentrée qui culminera en novembre, comme chaque année. Une rentrée où l'on n'ira pas à la Maison de la culture de la Seine-Saint-Denis, fermée pour travaux, mais où l'on découvrira une programmation renouvelée dans trois autres théâtres de la banlieue : le Théâtre de la Commune, à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), désormais dirigé par Marie-José Malis, permettra de faire connaissance avec une metteuse en scène prometteuse, Catherine Umbdens-tock (*L'Avare, un portrait de famille en ce début de 3^e millénaire*, de Peter Licht, du 19 novembre au 7 décembre) ; au Théâtre de Nanterre-Amandiers, on verra *Next Day*, une création du nouveau directeur, Philippe Quesne (du 7 novembre au 14 décembre, dans le cadre du Festival d'automne) ; au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), Jean Bellorini, autre nouveau directeur, ouvre le

bal avec *Liliom*, de Ferenc Molnár (du 25 septembre au 12 octobre).

Ce renouveau s'accompagne d'une forte présence d'auteurs modernes ou contemporains. Au Théâtre national de la Colline, Stéphane Braunschweig crée *Rien de moi*, d'Arne Lygre (du 1^{er} octobre au 21 novembre). Au Rond-Point, à Paris, Yasmina Reza met en scène sa nouvelle pièce, *Comment vous racontez la partie ?* (du 5 novembre au 6 décembre). Au Théâtre de Gennevilliers (Hauts-de-Seine), Pascal Rambert crée *Répétition*, une pièce qu'il a écrite spécialement pour Audrey Bonnet, Emmanuelle Béart, Denis Podalydès et Stanislas Nordey (du 12 décembre au 16 janvier 2015, dans le cadre du Festival d'automne).

Marathon

Cette ronde des auteurs de notre temps se poursuit en province, où Mathieu Almaric va de ville en ville avec *Le Moral des ménages*, d'Eric Reinhardt (qui sera au Théâtre de la Bastille, à Paris, du 22 octobre au 20 décembre). A Villeurbanne (Rhône), le Théâtre national populaire programme l'auteur italien Saverio La Ruina, avec *Arrange-toi*, mise en scène par Antonella Amirante (du 14 au 25 octobre). A Orléans, Arthur Nauzyciel présente *Kaddish*, le texte de Ginsberg, avec des vidéos de Valérie Mréjen et des chants d'Etienne Daho (du 8 au 15 octobre).

Dans un tout autre registre, toujours en province, Béatrice Dalle tourne avec *Lucrece, Borgia*, de Victor Hugo, Jean-François Sivadier avec *La Vie de Galilée*, de Brecht, et Thomas Jolly avec son marathon, *Les 18 heures d'Henry VI*, de Shakespeare, qui ont triomphé au Festival d'Avignon, en juillet.

Un autre marathon s'inscrit dans la saison : l'intégrale de la *Trilogie des chevaliers*, soit l'histoire du *Graal*. Théâtre écrite par Floren-

ce Delay et Jacques Roubaud, et mise en scène par Julie Brochen et Christian Schiaretti (les 20 et 21 décembre, à Villeurbanne).

Les grands aînés ne sont pas absents de la rentrée 2014. Bernard Sobel prend, le 2 septembre, ses quartiers au Théâtre des Déchargeurs, à Paris, où il met en scène une pièce de Guan Hanqing et deux de Richard Foreman.

Claude Régy présente son admirable *Intérieur* de Maeterlinck, joué par des comédiens japonais (Maison de la culture du Japon, du 9 au 27 septembre). Ce spectacle venu d'ailleurs est au programme du Festival d'automne, qui invite de nombreux étrangers. La place d'honneur revient à l'Italien Romeo Castellucci, avec trois spectacles. Robert Wilson est aussi invité, tout comme Brett Bailey, le collectif SheShePop, Young Jean Lee, Amir Reza Koohestani et Angélica Liddell.

Ainsi voyagera-t-on autour du monde, dans cette rentrée du théâtre public où l'on verra *Mère Courage et ses enfants*, de Brecht, mis en scène par Claus Peymann, le directeur du Berliner Ensemble, de Berlin, en ouverture de la saison du Théâtre de la Ville (du 17 au 26 septembre), à Paris.

On voyagera aussi dans le transgenre avec, en ouverture de saison du Théâtre de la Bastille, un spectacle de Marc Lainé, *Spleenorama*, accompagné des musiques de Bertrand Belin (10 septembre au 4 octobre). La Comédie-Française, elle, affichera Molière, comme il se doit, avec une nouvelle mise en scène de *Tartuffe*, par Galin Stoev (à partir du 20 septembre). Quant aux Bouffes du Nord, à Paris, ils griseront une nouvelle fois les amoureux de Joël Pommerat, avec la reprise de *Cet enfant* (du 10 au 27 septembre). Le théâtre privé, lui, annoncera sa saison le 12 septembre. ■

BRIGITTE SALINO

THÉÂTRE

VINCENT MACAIGNE

Avant qu'il ne devienne au cinéma le trentenaire le plus tendre et irrésistiblement mélancolique, Vincent Macaigne était (et reste !) un metteur en scène furieux, excessif et romantique. On se souvient d'une adaptation d'*Hamlet* sanglante au Festival d'Avignon 2011 ; il reprend ici un de ses premiers spectacles, *Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer*, d'après Dostoïevski (2009). Même rage, même turbulence. Le prince Mychkine est un idéaliste absolu qui croit au bien, à l'amour. Qui tragiquement échoue. Jusqu'où faut-il donc se battre pour défendre sa vérité face au cynisme régnant ? Il y a toujours hargne et rage dans les créations de Macaigne. Mais aussi joie, truculence et sublime. Vive la démesure !
| Du 1^{er} au 12 octobre, Festival d'automne, Théâtre de la Ville, Paris 1^{er}
| Du 4 au 14 novembre, Théâtre Nanterre-Amandiers, Nanterre (92).

Festival d'automne à Paris

THÉÂTRE / DANSE Vrai rayon de soleil après cet été pluvieux, le Festival d'automne à Paris fait son retour. Sa programmation (52 spectacles), sa durée (quatre mois) et ses partenaires (41 lieux culturels franciliens) pourraient perdre plus d'un spectateur. Voici donc quelques suggestions. Avec trois spectacles à l'affiche, Romeo Castellucci est l'invité d'honneur de cette 43^e édition. L'italien, qui ne fait pas l'unanimité et déclenche les foudres des intégristes catholiques, succède ainsi à l'Américain Robert Wilson. Pour

ceux qui l'auraient manqué l'an passé, ce dernier revient sur les planches de l'Odéon avec *les Nègres* de Jean Genet, entre théâtre et danse. Le décor hyperstylisé, tout en rondeurs, est une évasion à lui seul. Autre grand maître, autre registre. Connue pour sa dramaturgie enragée, ses scènes éprouvantes et ses tableaux sublimes, l'Espagnole Angélica Liddell, cinq ans après une *Maison de la force*, qui relatait son propre viol, revisite ce sujet douloureux à travers le personnage de Lucrece. Côté français, Vincent Macaigne, qui jongle avec le cinéma, propose une seconde adaptation théâtrale de *l'Idiot* de Dostoïevski, six ans

après une première version hargneuse et radicale. Julien Gossetin présente, lui, ses *Particules élémentaires*, d'après l'œuvre de Michel Houellebecq, très remarqué à Avignon en 2013. Cette pièce polyphonique narre avec beauté la joie et la douleur de deux frères en inadéquation avec le monde. Enfin, ne ratez pas le triptyque du collectif In Vitro, qui manie le langage avec brio. ♣

AMANDINE PILAUDEAU

Du 4 septembre
au 31 décembre,
en Île-de-France.
Tél. : 01 53 45 17 17.
www.festival-automne.com



à partir du
1^{er}
Oct.

IDIOT !

Théâtre de la Ville - Paris
Théâtre Nanterre-Amandiers

Vincent Macaigne

marteler l'espoir

En 2009, on découvrait un jeune metteur en scène bouillonnant d'énergie, d'inventivité et d'assez d'audace pour débarrasser la scène de ses frigidités bourgeoises. Avec Vincent Macaigne et ses compagnons, *L'Idiot* de Dostoïevski annonçait une révolution dans la manière de faire du théâtre. Cette année, après un passage remarqué au cinéma, il recrée *L'Idiot* au Festival d'Automne.

Théâtral magazine : Pour cette nouvelle version, reprenez-vous l'adaptation que vous aviez faite de *L'Idiot* en 2009 ?

Vincent Macaigne : Je pars à peu près du même texte. C'est surtout dans la mise en scène que j'ai fait un gros changement : le personnage de Totzky, le tuteur et l'amant de Nastassia Filippovna, est joué par une jeune actrice, Laure Calamy. A la création, il était joué par un acteur de 60 ans. Donc, ça change le rapport aux autres personnages. Pourquoi remontez-vous la pièce ?

C'est un spectacle sur un groupe qui essaie de voir clair, de sauver quelque chose. Il y a quelque chose qui vit encore dans ce texte, comme un espoir. Alors qu'en Europe, en ce moment, on baigne dans une forme de cynisme.

Vous reconnaissez-vous dans le prince Mychkine ?

Je me reconnais dans tous les personnages. Ce serait vraiment réducteur de dire que c'est un spectacle sur le prince Mychkine. Même si c'est quelqu'un qui a une vision. Mais ça ne suffit pas. Il est idiot. Il est bon.

Il a une vision mais il n'est pas forcément bon. Il y a plein de tyrans et de dictateurs qui ont des visions. Je crois surtout qu'on est bon s'il y a de l'espoir. Vous avez aussi changé le titre. La nouvelle version s'appelle *Idiot 1* parce que nous aurions dû nous aimer.

C'est un titre qui raconte notre histoire personnelle avec les acteurs par rapport à ce spectacle. C'est une manière de dire qu'on aurait dû réussir quelque chose de plus beau que ce qu'on a fait en 2009.

Et qu'est-ce qui a changé pour vous entre la première et la deuxième version ?

J'ai juste besoin de réentendre les choses. Je le fais d'abord pour moi, et avec l'espoir que ce soit entendu. C'est pour ça que les acteurs parlent fort. C'est une façon de créer une pollution. Aujourd'hui, tous vos projets sont salués au théâtre comme au cinéma. Etes-vous heureux dans ce que vous faites ?

Ça dépend des jours. Comédien, c'est facile. Mais monter des projets c'est plus compliqué ; il y a des choses qu'on ne me donne pas, des choses qui ne sont pas faites. On est toujours dans un état d'inaboutissement. Et moi, j'ai envie de faire quelque chose d'abouti.

Propos recueillis par HC

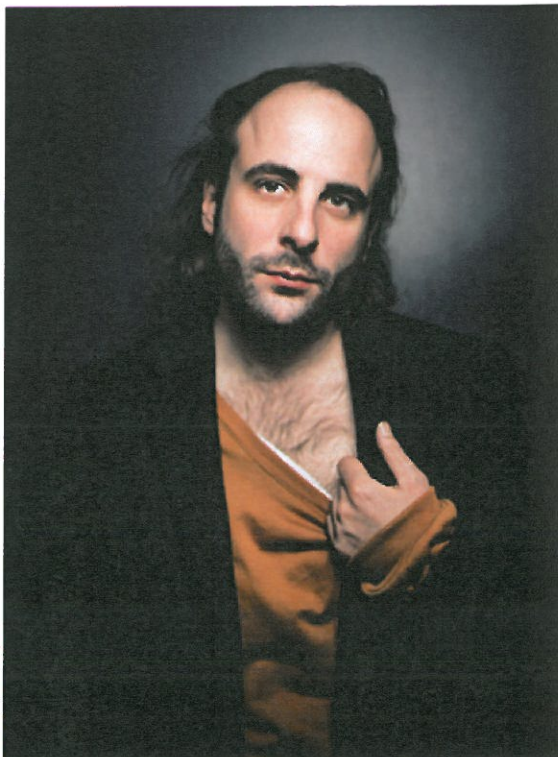


théâtre

Macaigne refait L'Idiot

Avec la reprise de son adaptation de Dostoïevski, **Vincent Macaigne** retrouve sa troupe et sa colère face à une société et un monde théâtral trop conformistes.
propos recueillis par Patrick Sourd

Julien Delafosse pour Les Inrockuptibles



Etes-vous devenu un metteur en scène courtisé après la réussite d'*Hamlet* ?

Vincent Macaigne – En France, rien n'est jamais gagné. Le système est aberrant et la liberté de parole quasi nulle. Il suffit de se rappeler le mot de Godard à Truffaut : *"On ne peut plus être des amis depuis le jour où j'ai compris que je ne pouvais pas te dire que je n'aimais pas tes films."* Rien n'a changé sous le soleil. Personnellement, je n'ose presque plus aller au théâtre, car j'ai peur de m'embrouiller avec mes amis ou avec des directeurs de théâtre.

Je crains autant de ne pas aimer que de ne pouvoir dire que je n'ai pas aimé... Moi, ça ne m'a jamais dérangé que les gens n'aiment pas ce que je fais.

Vos succès au cinéma ont-ils changé la donne ?

Tout est relatif. Le théâtre et le cinéma bénéficient d'une couverture médiatique très différente. Si l'on regarde les chiffres, des films comme *La Fille du 14 Juillet* d'Antonin Peretjatko ou *La Bataille de Solferino* de Justine Triet ont fait autour de 50 000 entrées chacun. *Hamlet* a été vu par 70 000 spectateurs... Qui le sait ?

Pourquoi remonter *Idiot* ?

Je ne fais pas une reprise pour faire une reprise. Je devais créer *La Montagne magique* d'après Thomas Mann au Festival d'Avignon 2013. Ça n'a pas pu se faire pour des problèmes de production, et c'est à ce moment-là que l'idée de reprendre *Idiot* s'est imposée. Durant la préparation de *La Montagne magique*, je me suis aperçu qu'il s'agissait d'un spectacle sur la dépression. Dans le contexte social et politique d'aujourd'hui, je me suis demandé si ajouter une goutte d'eau au pessimisme ambiant

était vraiment souhaitable. Au final, je n'avais pas envie d'entraîner les gens sur cette pente-là. Il m'a semblé par contre toujours important de faire réentendre les mots d'*Idiot* ! *"J'ai 27 ans, je parle, et si je ne parle pas, on sera tous morts pour rien..."* Avant de faire un nouveau spectacle, j'ai aussi ressenti le besoin de me confronter aux questionnements du jeune homme que j'avais été.

On vieillit tant que ça en sept ans ?

Je suis moins un jeune homme que je ne l'étais alors. Il faut préciser aussi que l'aventure d'*Idiot* s'est achevée d'une manière assez dramatique

Le supplément Festival d'Automne Des Inrocks 10 septembre 2014

**“j'aime la confrontation
entre le spectacle et le public,
le côté tauromachique
du théâtre me fascine”**

pour moi et pour la troupe. J'ai eu un accident vasculaire cérébral le lendemain matin du jour où nous avions fêté la dernière d'*Idiot!*. Reprendre cette pièce, c'est rembobiner le film à l'endroit où la pellicule a cassé. Se confronter à un souvenir qui fut, peut-être, plus traumatisant pour l'équipe qui m'entourait que pour moi-même. Intimement, j'en avais besoin. Mais je le fais aussi pour la troupe. Une sorte de monstre est sorti du bois ce jour-là... Revenir à cette pièce va nous permettre de le tuer. En plus, ça nous évite d'être tentés de capitaliser sur les succès qui ont suivi.

Idiot ! était un cri de colère poussé au cœur des années Sarkozy ?

Les choses ont-elles changé tant que ça ? Je pense qu'on va se contenter de remplacer la vidéo de Sarkozy par celle où François Hollande martèle "*Moi, président...*"

Va-t-on retrouver le bain de mousse qui transformait le plateau en boîte de nuit ?

Là encore, rien n'est simple, j'aurais aimé que la mousse soit noire

cette fois-ci. Mais c'est trop compliqué. On me reproche de faire un théâtre techniquement trop sophistiqué. Ce que j'aime dans le théâtre, c'est la machinerie au service de la liberté d'imaginer. J'assume le côté barnum. J'adore l'idée que les spectateurs se disent : "Oh ! Comment ont-ils réussi à faire ça ?" Aujourd'hui, le système impose un modèle préexistant, un gant dans lequel on doit glisser sa main. Il faut relire les discours de Malraux, il n'a pas multiplié les lieux de culture pour qu'ils soient les vecteurs de la moyenne, mais pour les dédier à la prise de risque. J'ai l'impression que beaucoup l'ont oublié. J'aime la confrontation entre le spectacle et le public, le côté tauromachique du théâtre me fascine. Mon envie

se cogne en permanence aux murs de l'habitude. S'il s'agit d'être cadré, alors je préfère faire du cinéma.

Chaque spectacle colle à son époque. Comment contrer le désarroi actuel ?

Avec l'usure des luttes, le temps est aux désillusions. Avec *Idiot!*, je remets sur le métier un discours de révolte... C'est plus important que de broder sur la neurasthénie de l'époque. Puisqu'il s'agit aussi de se réinventer, pointer le couteau dans la plaie peut s'avérer aussi salutaire pour les autres que pour moi-même. C'est la force du théâtre, les spectacles sont vivants, il est important d'oser vieillir avec eux... Ce sont des éternels *works in progress*, des chantiers qu'on gagne toujours à réouvrir. ■

Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer

d'après Fiodor Dostoïevski, mise en scène Vincent Macaigne, du 1^{er} au 12 octobre au Théâtre de la Ville, Paris IV^e, tél. 01 42 74 22 77, www.theatredelaville-paris.com, du 4 au 14 novembre au Théâtre Nanterre-Amandiers, tél. 01 46 14 70 00, www.nanterre-amandiers.com

Festival d'Automne à Paris, tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

LA TERASSE – 10 septembre 2014

THÉÂTRE DE LA VILLE
D'APRÈS FIODOR DOSTOÏEVSKI / MES VINCENT MACAIGNE

IDIOT! PARCE QUE NOUS AURIONS DÛ NOUS AIMER

Cinq ans après avoir créé *Idiot!*, Vincent Macaigne signe une nouvelle adaptation théâtrale du roman de Dostoïevski au Théâtre de la Ville. Avec toujours le même besoin de crier, « *par urgence de dire* ».

C'est en 2009. Un jeune comédien et metteur en scène issu du Conservatoire national d'art dramatique fait parler de lui. Il présente, au Théâtre National de Chaillot, une adaptation explosive de *L'Idiot*. Cinq ans et un deuxième succès plus tard (*Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*, d'après *Hamlet*, créé au Festi-

avec des changements idéologiques qu'elle ne maîtrise pas, une société sans but, aux valeurs floues, poussée au divertissement, une société pleine de larmes et, déjà, de rancœur.

PARTIR DE LA RAGE DE DOSTOÏEVSKI

« Il faudrait montrer comment cela résonne non seulement par rapport au monde dans lequel nous vivons, poursuit-il, mais aussi par rapport au théâtre lui-même. Comment faire du théâtre de façon essentielle, naïve, idiote ? Ou comment composer avec notre divertissement ? Choisir la matière romanesque de Dostoïevski, c'est aussi vouloir se confronter à sa puissance narrative et idéologique. Trouver un endroit de liberté et de risque, non pas pour raconter *L'Idiot*, mais pour créer une œuvre scénique qui parte de la rage de Dostoïevski. » Gageons que Vincent Macaigne saura faire rejaillir cette rage sur le plateau du Théâtre de la Ville. En donnant corps à un « monde féroce, cynique, où se mêlent sans hiérarchie le beau et le laid, le mesquin et le sublime, le sperme et les larmes, le sang et le rire ».

Manuel Piolat Soleymat



Vincent Macaigne.

val d'Avignon en 2011). Vincent Macaigne se replonge dans le roman de Dostoïevski. D'*Idiot!* il passe à *Idiot! Parce que nous aurions dû nous aimer*, une nouvelle version du texte que le metteur en scène (né en 1978) présente comme une fête, « pour sacrifier ensemble et *l'Idiot* et la société qui rend impossible son existence », pour « nous sacrifier nous-mêmes », pour « offrir un requiem ». « Ce qui nous intéresse, déclare-t-il, c'est la violence du monde dans lequel évolue le prince Mychkine. Celle d'une société installée et aristocratique aux prises

Théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, 75004 Paris. Du 1^{er} au 11 octobre 2014 à 19h30, les dimanches 6 et 12 à 17h. Tél. 01 42 74 22 77. Également au Théâtre Vidy-Lausanne du 11 au 21 septembre 2014; à La Criée, à Marseille du 17 au 19 octobre; au Théâtre Nanterre-Amandiers du 5 au 14 novembre; au Lieu Unique à Nantes du 19 au 21 novembre; à la Scène nationale d'Annecy les 26 et 27 novembre.

Rejoignez-nous sur Facebook

LES INROCKS – 10 septembre 2014

Idiot! – Parce que nous aurions dû nous aimer d'après Fiodor Dostoïevski, écriture et mise en scène Vincent Macaigne

En 2009, quand Vincent Macaigne sort Dostoïevski du placard de la littérature, c'est pour le jeter sur le plateau entre une soirée mousse et quelques crises d'hystérie collective. Version revue et corrigée de *L'Idiot*, la pièce résonne alors avec le naufrage du sarkozisme pour proposer une image jubilatoire de la révolte à l'état pur. Cette reprise s'attaquera naturellement cette fois à la descente en flammes d'un hollandisme qui persiste à nous traiter comme les derniers des idiots.

du 11 au 21 septembre au Théâtre de Vidy-Lausanne (Suisse), du 1^{er} au 12 octobre au Théâtre de la Ville (Paris IV^e), du 4 au 14 novembre au Théâtre Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'automne à Paris, en tournée à Marseille et à Nantes jusqu'au 21 novembre

58 les inrockuptibles 10.09.2014

THEATRE DE LA VILLE – 10 septembre 2014

ENTRETIEN AVEC VINCENT MACAIGNE

En 2009, vous avez créé la première version de *L'Idiot*. Quel lien maintenez-vous avec le roman de Dostoïevski dans cette nouvelle version ?

VINCENT MACAIGNE À l'époque de la création, il y a sept ans, nous avons fait un mois de lecture de l'intégralité du roman, tous ensemble. Nous respectons toutes les indications données dans le texte. Quand Dostoïevski écrivait « il crie », on criait, « il chuchote », on chuchotait... ce qui fait que, finalement, on hurlait tout le temps (*rires*). Nous sommes donc partis du roman, comme d'une sorte de « bible », et avons tracé notre propre ligne de route. Je pense que le spectacle reste bien en-dessous de la violence du livre, en-dessous de la folie, de l'humour aussi, du roman. Mais on essaye de tendre vers cette sorte d'escalade de folie, cette énorme vague, qui n'a pas vraiment de mesure logique. On peut se demander comment l'auteur a pu écrire autant de choses, avec autant de démesure, avoir une idée aussi démesurée du monde.

De quel monde parle-t-il ?

V M Le roman a été écrit à une période de l'histoire marquée par des découvertes technologiques, une période où émergeaient beaucoup d'idées, des idées politiques comme le crédit, le socialisme, le capitalisme. C'était une sorte de grand trouble. *L'Idiot* est comme rempli de toutes ces idées-là, de tous ces espoirs, ces prémices de pensées. J'ai le sentiment qu'aujourd'hui, cette période touche à sa fin. Mais je ne cherche pas pour autant à moderniser ce roman publié en 1869, je le vois plutôt comme une sorte de parole, comme un frère qui serait là, vivant. Pour moi, le roman est une sorte de matière vivante, une parole vivante. Dostoïevski nous a parlé et il est aussi vivant

qu'une présence réelle. J'essaye d'en faire quelque chose de totalement présent pour moi. Pas d'actuel. De présent.

Pourquoi reprendre ce spectacle sept ans après ?

V M Je pense qu'il contient une sorte de violence politique, un avis sur le monde, sur ce que veut dire se battre, avoir de l'espoir... des propos que j'avais besoin de réentendre, ne serait-ce que pour continuer à faire du théâtre. J'ai besoin de retrouver le jeune homme que j'étais et d'infliger ce jeune homme-là, à nouveau, à la troupe avec laquelle je travaille depuis toujours. Comme pour dire : on a été ça, on a pensé ça, qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Comment « ça » doit se nourrir, enfler, se détruire, nous redonner de la force, ou pas ? Nous avons un peu vieilli, gagné des choses, nous en avons perdu d'autres. Nous devons nous livrer à nous-mêmes une sorte de bataille pour continuer à avoir l'espoir de faire des choses. Notre énergie n'est pas reconductible à l'infini, celle qui nous porte aujourd'hui ne sera pas là toute notre vie. C'est peut-être pour cela aussi que nous reprenons le spectacle, pour nous prouver à nous-mêmes que nous avons encore l'énergie nécessaire et pour dire « Après ça, il faut s'enterrer ». Cela peut paraître mystérieux, mais c'est aussi le propos du roman.

Votre théâtre est-il celui de la démesure ?

V M Je trouve que le théâtre, à certains moments, s'est un peu trop restreint, que le théâtre public est là aussi pour faire de grands tours de magie. On pourrait avoir une discussion de politique culturelle sur ce sujet. Il est fondamental, pour moi, de défendre cette idée, de dire que l'on peut faire de grands spectacles où il y ait une forme de magie, de démesure. Cela demande beaucoup d'énergie, beaucoup d'efforts, ce n'est pas un caprice d'enfant gâté. Au

Théâtre de la Ville, il y a plein de spectacles qui racontent ça. Je trouve très important que les gens voient quelque chose d'exceptionnel. Je pense que, quand on fait un spectacle, on le fait pour être plus grand que soi-même, y mettre plus de vie, être en état de « sur-vie ». Lorsque je fais un spectacle, j'essaye d'ouvrir mes bras, comme un besoin d'étreinte. Cette étreinte-là, elle peut paraître dégoûtante à certains, mais c'est quelque chose de pur en moi et je crois qu'il en est de même pour le public. Le moment du



J'ai besoin de retrouver le jeune homme que j'étais et d'infliger ce jeune homme-là à la troupe avec laquelle je travaille depuis toujours.



spectacle est un moment de vie. Tout est fait pour préserver ce moment de vie, pour faire émerger des pensées, engendrer une énergie, une joie... *L'Idiot* est un roman très, très noir, une sorte d'immense lac noir, une sorte de glu. Mais, dans cette glu, il y a un énorme espoir de guerre. Dans le dernier monologue, le Prince Mychkine dit : « *Moi, je parle, je sais que cela ne sert à rien, que vous allez me prendre pour un fou. Ce que je suis est démesuré. Je dois faire trop de gestes ridicules, cela n'a aucun sens, ce n'est pas carré, ce n'est pas bien fait, mais, si je ne parle pas, cela voudra dire que toute notre vie, toute notre existence, notre combat, n'aura pas eu de sens* ». Et je trouve que ça, ça parle du théâtre.

THEATRE DE LA VILLE – 10 septembre 2014

du dramaturge anglais Harold Pinter. La pièce est jouée le 16 septembre, dans une mise en scène de Gérard Desarthe au Théâtre de l'Œuvre.

A l'Odéon, Bob Wilson ouvre la saison avec « Les Nègres » de Jean Genet. On attend beaucoup de la rencontre entre la langue superbe de Genet et l'esthétique unique de l'Américain.

Au Théâtre de la Ville, Vincent Macaigne, qui s'impose à 35 ans comme un des réalisateurs et metteurs en scène les plus doués de sa génération, promet « *le sperme et les larmes, le sang et le rire* » pour sa création « *Idiot I* » d'après le roman de Dostoïevski.

Macaigne crée au théâtre des spectacles « *proliférants et vociférants* », qui « *laissent généralement acteurs et spectateurs essorés face à un plateau dévasté* ». La pièce déboule en octobre au Théâtre de la Ville.

La plupart de ces spectacles sont à l'affiche du Festival d'Automne à Paris, qui égrène ses pépites de septembre à décembre. Cette année, carte blanche au metteur en scène Romeo Castellucci, dont plusieurs créations choc ont fait scandale. Les catholiques intégristes ont multiplié les manifestations contre « *Sur le concept du visage du fils de Dieu* » (2011), où un gigantesque portrait du Christ fixait le public, tandis que

sur scène un père en phase terminale se vidait devant son fils dévoué. Il présentera trois pièces à Paris, dont « *Go down, Moses* », inspiré par l'itinéraire de Moïse, en novembre au Théâtre de la Ville.

C'est aussi grâce au Festival d'Automne qu'on verra le « *Macbeth* » du Sud-Africain Brett Bailey (Nouveau théâtre de Montreuil en novembre) victime cet été du conflit des intermittents au Printemps des comédiens, à Montpellier. Bailey a campé cet « *opéra* » à Goma, dans la République Démocratique du Congo ensanglantée par la guerre civile.

LE TEMPS SCENE- 15 septembre 2014

Un «Idiot» barbare et sublime à Lausanne

Cette figure-là, c'est l'enfant absolu, obsédé par la bonté jusqu'à la rage. C'est ainsi que Fedor Dostoïevski l'a conçu en 1868; il a 48 ans, il est rongé par les dettes, par son siècle surtout. Mais voyez Pascal Reneric dans le rôle-titre, stupéfiant dans les métamorphoses. L'entracte a passé. Et quinze ans par la même occasion. Nastassia Philippova cuve ses chagrins dans les bras de Rogojine. Aglaïa (Pauline Lorillard), ses jeans roses, sa toque blanche, attend Mychkine. Et lui revient justement, comme surgissant d'un trou noir, comète au milieu du chaos. Un flot de lumière d'abord aveugle l'assistance. Puis sa tête fend les ténèbres, irradiant d'un feu apocalyptique - au sens de «révélation». Il palabre au milieu d'autres éructants; il prêche encore ou peut-être plus. Le ciel lui tombe dessus: des tombereaux de terre; mais aussi des débris d'or, en paillettes. Il est d'or et d'argent, souillé comme les autres, c'est-à-dire incapable de saisir les doigts aimants d'Aglaïa. Pauvre idiot.

Ce que fait ici Vincent Macaigne, c'est ce qu'il a accompli en 2011 au Festival d'Avignon avec son Hamlet - retiré Au moins j'aurais laissé un beau cadavre ([LT du 21.07.2011](#)). Il ouvre les veines du texte, en plasticien et en chef de troupe, en petit-fils de Dostoïevski et en cousin de Kurt Cobain. Il veille, du haut de la cabine technique, aux modulations d'une parole hurlée comme celle du marin à quelques encablures d'un rivage qui fuit; mais aussi aux éclaboussures de terre, de peinture; mais encore à cette mousse qui monte pour transformer la scène en aquarium.

Vous avez dit «agitateur»? Disons «politique». Son Idiot! fait remonter les courants de la fin du XIXe siècle: cette société au travail dont rêvent les libéraux; l'égalité, étendard des socialistes; le nihilisme qui est la face égarée de l'absolu. Tout ça bout en écume dans les bouches. Ecoutez Hippolyte le suicidaire qui apostrophe la foule pendant l'entracte - Thibault Lacroix, maigre et pâle comme une idole punk. «L'histoire continue, mais tout est si fragile», psalmodie-t-il. Ecoutez encore cracher Mychkine: «Si nous avons survécu, c'est qu'on a toujours eu de la bonté au fond des poches.»

Cette nuit est barbare et vous ne l'oublierez pas. Elle fouette comme un moine orthodoxe dans sa cellule de pénitent, elle feule jusqu'à en être intolérable comme un enfant blessé. Elle déborde, elle tache, elle

LE TEMPS SCENE- 15 septembre 2014

fait du bien pourtant. C'est son talisman. Le Théâtre de Vidy, jeudi, a vécu le plus sidérant des lancements de saison. Son patron Vincent Baudriller ne pouvait rêver entame plus symbolique. Il l'avait d'ailleurs préméditée: en demandant à l'acteur et metteur en scène français Vincent Macaigne (LT du 09.09.2014) d'empoigner de nouveau L'Idiot, cinq ans après une première adaptation qui avait fait fureur, il savait que cette ouverture-là aurait valeur de manifeste: le Théâtre de Vidy se rêve comme un accélérateur de formes.

Pour sentir cette fièvre, il faut s'engouffrer dans le hall de Vidy ces jours - quatre spectacles à l'affiche. Et il faut se laisser happer par la vague rythmique de la salle Charles Apothéloz. Des enceintes jaillit en geysier une ritournelle. Sur scène, un oligarque, nœud papillon, invite le spectateur à boire une pinte de bière. Soudain, un hymne de cathédrale, ou de congrès du Parti communiste grande époque, submerge les tympanes. Cette fête, vous le comprendrez dans un instant, c'est celle de Nastassia Philippovna, beauté dépravée (Servane Ducorps, désarmante, c'est-à-dire saisissante). Mais le noir vous enveloppe. L'oligarque (Rodolphe Poulain) clame à la face des démons sa volonté de marier sa fille Nastassia. Il est prêt à payer pour ça, pour se débarrasser de celle qu'il a abusée. Gania, un homme tout ce qu'il y a de plus ordinaire, est candidat. Mais c'est Rogojine (Dan Artus), l'ombrageux aux mains sales, qui l'emportera.

Et l'Idiot, où est-il? Par le plus grand des hasards, à côté du sursigné. Derrière une paroi vitrée, Nastassia se répand en couleuvre, bacchante éperonnant ses suppôts - qui tous aspirent à être son cavalier. A mes côtés donc, un garçon au visage poupon, à la barbe suintante, aux yeux de braise, darde. Il s'électrise mais comme en circuit fermé, cuisses nues sous short carrelé, panse ingrate sous pull à losanges. Vous ne le savez pas encore, mais c'est le prince -Mychkine. Il revient d'un voyage en Suisse où il a soigné son épilepsie. Il se dresse d'un coup et conspue Gania, l'homme sans qualités. Un pur, ce prince. Le dernier de sa race: ça autorise toutes les candeurs.

De beaux restes. Idiot! Parce que nous aurions dû nous aimer est un reliquaire: de pensées qui sont celles qui ont fait l'étoffe du XXe siècle, le libéralisme, le socialisme, la tentation du néant; de gestes de théâtre dérisoires, ceux de Nicolas Sarkozy et de François Hollande, lors de leur débat télévisé entre les deux tours de l'élection présidentielle en 2012, séquence qui resurgit avec une ironie dévastatrice; de gestes d'amour surtout qui, eux, ne sont pas tout à fait perdus. Idiot! est la lumière obstinée d'une étoile morte qu'on emporte avec soi.

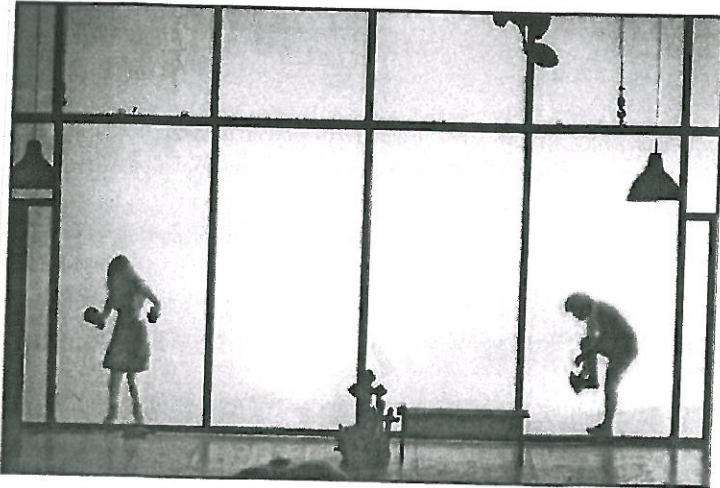
THEATRE ET BALAGAN – 15 septembre 2014

« Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer », un acte de théâtre ravageur s(a)igné Vincent Macaigne

J.-P. Thibaudat

chroniqueur

Publié le 14/09/2014 à 15h08



Scène de « Idiot ! Nous aurions dû nous aimer » (Samuel Rubio)

L'entrée dans la salle se fait à fond les décibels (des bouchons pour les oreilles sont à disposition des spectateurs). Arpentant la scène un type hurle pour se faire entendre, faisant un instant baisser le magma de musiques techno-rock où se mêle l'hymne de la Russie, il nous apostrophe, il parle d'une fête, d'un anniversaire et nous invite comme ses acolytes à boire une bière (« c'est gratuit ! »). Qui veut monte les quelques marches qui mènent à la scène, se sert.

Ainsi commence, dans une chaude et tonitruante ambiance « Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer », un spectacle écrit et mis en scène par Vincent Macaigne. Le spectacle a été créé au Théâtre Vidy de Lausanne, en Suisse, pays où Fedor Dostoïevski conçut et commença à écrire « L'Idiot »

Fumée, boue, mousse et détritrus en pagaille

Ceux qui suivent Vincent Macaigne depuis « Requiem 3 » présenté au festival Mettre en scène à Rennes en 2008 jusqu'à son « Hamlet au moins j'aurais laissé un beau cadavre » au festival d'Avignon 2013 ne seront pas surpris. Et plus que ravis de constater que l'énergumène embrasse toujours autant qu'il embrasse le théâtre avec une démesure intacte. La notoriété acquise entre temps via le cinéma (comme acteur pour commencer) n'a en rien coupé l'élan vital rageur et la saine sauvagerie qui habitent cette bête de théâtre et illuminent ses spectacles.

Il y a aura de la fumée, de la boue noire, de la mousse, des détritrus en pagaille, un mur qui s'écroule, un grand lustre, des corps nus et maculés d'huile, de boue, des visages défigurés de poudre d'or. Il y aura une hache que l'on aiguise à la meule électrique avant d'aller en découdre, des bondieuseries qu'on foutra en l'air, des corps qui trébuchent, se cassent la gueule au pied des spectateurs et des bâches en plastique au premier rang pour se protéger de tout ce qui gicle.

Il y aura un banc vert, un portefeuille perdu, un vase chinois et des histoires de chemins de fer comme attendus par les amoureux du roman. Il y aura des têtes de cerfs empaillés et une tête gonflable de Mickey, des murs en plexiglass contre lesquels se fracasser ou écrire sa détresse, des peluches décharnées, des seaux d'eau, de lait, d'encre, des ballons de fête foraine. Tout un bazar, un chaos, du théâtre « live » à mourir, et au-dessus de la scène un déroulant d'aéroport qui indique la destination : Saint-Petersbourg, 1868.

THEATRE ET BALAGAN – 15 septembre 2014

Roman prétexte à une méga récréation ? Récréation si l'on veut, récréation assurément, prétexte nullement. Ce spectacle est sans doute l'adaptation à la fois la plus libre et la plus fidèle du roman de Dostoïevski qu'il nous ait été donné de voir sur une scène de théâtre. Et, pour ce qui me concerne, le plus accompli à ce jour des spectacles de Vincent Macaigne.

Tout ce bric-à-brac scénique et sonore n'en est pas un. La fièvre du plateau prend sa source dans l'écriture fiévreuse de « L'Idiot » de Dostoïevski, le roman « qui lui coûta le plus de tourments » comme l'écrivait Pierre Pascal, et dont l'ambition première, comme l'auteur le note dans un de ses carnets, était de « représenter un homme absolument excellent » dans un monde sale, pourri où l'argent corrompt tout, où la passion est un agent de destruction massive.

Dostoïevski entendait faire du prince Mychkine « un sphinx », un personnage qui « se révèle lui-même sans explications de la part de l'auteur », Macaigne en fait tout autant. « Le Prince c'est le Christ » notait pour finir Dostoïevski et ce sont des tableaux représentant le Christ qui, défilant en version séance diapo, accompagnent le préambule du spectacle avec, plus tard dans le cours du spectacle, en bonus, un tableau « vivant » de la chose.

Une nouvelle version, plus intense

Ayant vu le spectacle lors de sa création au théâtre de Vidy à Lausanne dont Vincent Baudrier (ex co-directeur du festival d'Avignon) vient de prendre la direction, j'ajoute qu'il était assez vertigineux de voir le héros de retour en Russie raconter qu'il arrive de Suisse où il a passé quatre années pour soigner ses « crises ». Son bienfaiteur étant mort entre temps, son médecin le professeur Schneider (« il guérissait et l'idiotie et la folie, en plus il assurait l'éducation et prenait sur lui le développement spirituel ») vient de le renvoyer sans le sous à Saint-Petersbourg.

Le prince raconte s'être « réveillé des ténèbres » quand un soir à Bâle il a été réveillé par « le cri d'un âne ». D'un seul coup « tout s'est éclairci » dans sa tête. Cet épisode ne figure pas (sauf erreur) dans la version scénique mais le cri de l'âne travers tout le spectacle de Macaigne.

En 2009, il avait déjà monté « Idiot ! », une première version. Il y revient, on revient toujours à Dostoïevski, avec une force décuplée par un travail d'écriture, bien plus intense, plus radical que celui de la première version, m'a-t-il semblé (difficile d'aller plus avant car les textes des deux versions n'ont pas été publiés et ne sont pas, pour l'instant, accessibles). Macaigne adapte le roman mais, plus encore, il dialogue avec lui-même, avec nous spectateurs, avec l'auteur et ses personnages limités au premier cercle.

Tandis que les spectateurs s'installent et que la sarabande sonore ne perd rien en intensité et que la distribution des gobelets de bière ne mollit pas, au milieu du plateau, un homme, là depuis le début, reste figé mais comme absent ou indifférent à ce qui l'entoure. Il nous regarde. C'est Hippolyte. L'homme n'est pas vieux, mais son médecin l'a prévenu : un mal le ronge (phtisie), ses jours sont comptés. A quoi bon vivre ? Autant décider sa mort plutôt que de la subir.

« Même si je vous crie dessus... »

Ce personnage est secondaire dans le roman. Cependant, dans ses notes de travail, Dostoïevski dit avoir pensé en faire « le principal axe de tout le roman ». Macaigne en fait un pivot de son spectacle : au début donc, il nous regarde, à l'entracte c'est lui qui ira haranguer le public et à la fin, son suicide enfin réussi annonce la fin du spectacle. Dans le dossier de presse, les seuls mots cités du texte sont les siens. Et ces mots c'est plus à nous qu'aux autres personnages qu'il les adresse :

« Regardez-moi, parce que même si je vous crie dessus, même si j'ai souvent hurlé et pire râlé à tout bout de champ, même si parfois j'ai été égoïste à en mourir, et même si jamais je n'ai pas su vous aimer ni dire quoi que ce soit de bon et de réconfortant quand il aurait fallu être bon et réconfortant, même si j'ai disparu tant de fois en laissant seule ma propre famille (...) même si je n'ai pas pu surprendre tous ceux qu'il aurait fallu surprendre pour que la vie puisse enfin encore une fois, encore une petite fois, être un peu, un tout petit peu magique et surprenante, même si je n'ai pas serré fort la main des nouveaux contre mon cœur et les aimer et tomber définitivement et entièrement avec eux dans la boue et aimer ça la boue avec les nouveaux, même si jamais je ne serai cet homme noble et fort et bon et aimant qu'il aurait fallu être pour que tout ça ne soit pas si long et si chiant, et si sombre et si... Je vous ai aimés, mon Dieu, comme je vous ai aimés, vous tous là devant moi (...). »

Un texte signé – saigné – Macaigne, d'après Dostoïevski, avec un lyrisme qui lui est propre. Hippolyte est là comme un frère, Thibault Lacroix, l'acteur qui interprète le rôle accompagne Macaigne depuis le début ou presque (comme la plupart des acteurs).

Tout le travail d'adaptation et de réécriture est à l'aune de ce texte.

La fête d'anniversaire dont il est question, c'est celle des 25 ans de Nastassia Filippovna à « la pâleur terrible » et à « la beauté aveuglante » (Servane Ducorps). Ce soir-là l'égoïste Totski (Rodolphe Poulain), l'homme qui l'a élevée et l'a violée régulièrement, veut s'en débarrasser. Marché a été conclu avec Gania Ivoulguine (Thomas Rathier) pour 75 000 roubles, mais le chef de bande Rogojine (Dan Artus qui assiste aussi

THEATRE ET BALAGAN – 15 septembre 2014

Macaigne à la mise en scène) renchérit sous l'œil toujours aux aguets de Lebedev (Emmanuel Matte). Le mariage ne se fera pas, au demeurant Gania croit aimer Aglaïa Ivanovna (Pauline Lorillard) qui, elle, en pince pour le prince Mychkine, l'idiot (Pascal Reneric).

Les « vêtements bizarres » du prince Mychkine

Cette soirée dont Macaigne fait la matrice de sa première partie, arrive dans le roman au bout de deux cent cinquante pages. Beau renversement proprement théâtral. Entre temps sont apparus bien d'autres personnages, d'autres viendront encore, une quarantaine en tout.

La force dramaturgique du spectacle est dans cette condensation (une soirée d'anniversaire, et les mêmes des années plus tard dans la seconde partie) et dans cette concentration (huit personnages).

Dostoïevski ne s'attarde pas à décrire les paysages, seul l'humain l'intéresse et plus les tourments des âmes et la teneur des propos que les accoutrements. Du prince Mychkine, l'auteur note qu'il est affublé de « vêtements bizarres » (traduction André Markowicz). Macaigne prend ces mots à la lettre en se souvenant aussi que le Docteur Schneider avait dit au prince qu'il était « un enfant absolu ».

Dans la seconde partie, du temps a passé, le prince est devenu riche (héritage d'un lointain parent), il apparaît en habit de lumière, en roi du music-hall, comme si la boule des cabarets s'était déroulée sur son corps en jetant ses éclats – superbe vision. L'affrontement entre Nastassia et Aglaïa va pouvoir donner lieu à une scène intense sous l'œil de tous, y compris des techniciens du théâtre, et d'abord du prince Mychkine qui, aimant l'une et l'autre comme on aime l'eau et le feu, ne sachant plus où donner de la tête, a le tournis.

Seule la toute fin m'a semblé en dessous du roman mais elle en garde cependant l'essentiel : l'épuisement. Des corps, des âmes. Une douceur « étrange » (le mot revient souvent dans « L'Idiot ») nous envahit semblable à celle que diffuse l'acteur Macaigne dans les films dont il est le prince.

Alors à quoi bon en rajouter ? Balancer pour finir « Avec le temps » de Léo Ferré, chanson sublime, m'a semblé plus qu'une facilité, une erreur. On n'a pas besoin de ça. On est plein de sang, de rires et de larmes. On déborde.

En sortant du théâtre, on allume une cigarette, et on se remémore ces vers de Pouchkine (« Elégie ») que Dostoïevski cite dans « l'Idiot » :

« Et que l'amour de son sourire ultime

Eclaire encore ma chute dans l'abîme »

Et on se dit que « Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer » c'est exactement cela.

Encore ceci : les photos qui illustrent cet article ne rendent que très imparfaitement compte du spectacle dont elles sont pourtant extraites. Macaigne les a choisies à dessein : de « belles images ». Autrement dit des leurres. Le spectacle, c'est autre chose. La vie même du théâtre.

« Ce qui compte, c'est la vie, oui la vie seule – sa découverte incessante, éternelle, le processus de cette découverte – et non la découverte en tant que telle ! » dit Hippolyte. Ou Macaigne.

A NOUS PARIS- 16 septembre 2014

à réserver

**Mieux vaut tôt
que jamais !**

Du 1^{er} au 12 octobre
et du 4 au 14 novembre

**"Idiot ! Parce que nous
aurions dû nous aimer"**

Du 1^{er} au 12 octobre, du mar.
au sam. à 19 h 30 au Théâtre de
la Ville, 2, place du Châtelet, 4^e.
Tél. : 01 42 74 22 77. Du 4 au 14
nov., du mar. au sam. à 19 h 30,
dim. à 15 h 30, relâche le lundi et
le mardi 11 nov., au Théâtre des
Amandiers, 7, av. Pablo Picasso,
Nanterre (92), Tél. : 01 46 14 70 00.

Faute d'avoir pu créer
La Montagne magique d'après
Thomas Mann au Festival
d'Avignon 2013, Vincent Macaigne a
ressenti le besoin de retrouver les
questionnements du jeune homme
qu'il avait été en renouant avec sa
troupe et ce texte tonitruant criblé
de révolte, de hurlements et de
clames pures présenté en 2009.
Une reprise sous forme de
manifeste esthétique, librement
retravaillée de ses lectures du
roman de Dostoïevski, *L'Idiot*. Dans
le cadre du Festival d'automne.

Un Wilson à prendre

Et Bob Wilson ? Moins là que l'année dernière, lorsque le metteur en scène américain était à l'honneur, mais quand même très attendu au Théâtre de l'Odéon à Paris, pour une mise en scène des *Nègres* de Jean Genet dont la scénographie s'inspire, entre autres, de la photographie d'une maison dogon. Qualifiée de «clownerie» par son auteur au moment de la création en 1959 - par Roger Blin -, écrite pour treize acteurs noirs, la pièce est toujours un grand jeu de miroirs tranchants, cette fois parsemé de saxophone free-jazz. Il reste des places ! R.S.

Odéon-Théâtre de l'Europe, du 3 octobre au 21 novembre dans le cadre du Festival d'Automne. Rens. : 01 44 85 40 40

Un «Idiot» II pour Macaigne

L'acharnement n'est pas la moindre des qualités de Vincent Macaigne. Cinq ans après avoir plongé dans *l'Idiot* de Dostoïevski, il récidive et recrée son grand bordel trash - et souvent génial -, à l'époque véritable manifeste esthétique. Au-delà des excès de la chose - gare aux éclaboussures pour les premiers rangs -, Macaigne y montrait un éclatant talent dramaturgique, avec des personnages qui sortent tous grandis des outrages. R.S.

Théâtre de la Ville et Théâtre des Amandiers, du 1^{er} octobre au 14 novembre, dans le cadre du Festival d'Automne. Rens. : 01 53 45 17 17

Romeo Castellucci consacré

William Forsythe n'est pas le seul artiste auquel le Festival d'Automne consacre un «Portrait» (lire page 11). Un autre invité d'honneur de cette édition s'appelle Romeo Castellucci. Le metteur en scène italien propose trois rendez-vous à partir de novembre. Une évocation de Moïse, *Go down, Moses*, sur une musique de Scott Gibbons ; une variation sur un lied de Schubert - *Schwanengesang D744* - avec une soprano (Kerstin Averno) et une comédienne (Valérie Dréville) ; et enfin, la reprise, à la Villette, du *Sacre du printemps* de Stravinsky, ballet de poussière créé cet été à la Ruhrtriennale. R.S.

Théâtre de la Ville, théâtre des Bouffes du Nord, Grande Halle de la Villette à Paris, du 4 novembre au 14 décembre dans le cadre du Festival d'Automne.
Rens. : 01 53 45 17 17

MADAME FIGARO POCKET - 25 septembre 2014

MERCREDI 1^{ER}



IDIOT TRASH
« J'ai 27 ans, je parle, et si je ne parle pas, on sera tous morts pour rien... » Première ce soir de la reprise de « l'Idiot », de Dostoïevski, par l'insoumis Vincent Macaigne.

✓ « Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer »,
jusqu'au 12 octobre, au Théâtre de la Ville, Paris, dans le cadre
du Festival d'Automne | www.theatredelaville-paris.com

THÉÂTRE

ILS BRÛLENT LES PLANCHES

Ils ont une trentaine d'années, dynamitent l'art du théâtre, et leurs spectacles rageurs rencontrent un succès croissant. Enquête sur ces jeunes metteurs en scène

PAR ODILE QUIROT

Ils ont entre 26 et 40 ans. La colère leur inspire des spectacles d'une insolente énergie. Ils ne font pas du théâtre politique ; ils usent de la politique comme d'un matériau à se mettre sous la dent, qu'ils ont souvent dure. Ils font théâtre de tout, mais utilisent avec modération les signes dits de modernité, comme la vidéo : les acteurs sont le combustible premier de leur théâtre. Leur goût pour l'adresse directe au public évoque parfois l'esprit des années 1970, qu'ils n'ont pas connues. Ils électrisent le « présent », un mot qui revient dans leurs propos. Et ont de l'appétit pour les grandes scènes. Parler d'« avant-garde » leur sied peu, « théâtre populaire » ne fait pas partie de leur vocabulaire : ils veulent d'abord en découdre avec un art qui leur semble formaté, assoupi, ventre mou.

Bien sûr, à chacun sa singularité. Pourtant, hormis Vincent Macaigne, ils ne sont pas issus du Conservatoire national supérieur de Paris, mais d'écoles plus modestes, souvent en province. Est-ce un signe ? Beaucoup ont été soutenus à leurs débuts par un petit théâtre de la banlieue parisienne, à Vanves, et par son directeur José Alfarroba. Tous travaillent en groupe, avec des amis de leurs jeunes années. Ils ne croient plus au metteur en scène omniscient. Certains ont parfois enflammé le Festival d'Avignon, comme Vincent Macaigne en 2011, Julien Gosselin en 2013, et cet été Thomas Jolly, 32 ans, dont l'intégrale du « Henri VI » de Shakespeare (dix-huit heures) sera à l'Odéon en mai prochain. D'ici là, plusieurs de ces troupes au sang chaud

déboulent sur les grandes scènes parisiennes dès ce mois d'octobre, parfois sous le label prestigieux du Festival d'Automne. Autre signe des temps ? Ces metteurs en scène en vue sont tous des garçons.

Jean Bellorini : le fédérateur joyeux

Adieu tristesse ! « *J'aime la joie, la lumière. Quand je doute, j'ai peur d'être le ravi de la crèche. Mais je me dis aussi que cette obstination est une forme de résistance* », songe Jean Bellorini, 33 ans. Là où les autres sont rageurs et souvent dérangeants, lui signe des spectacles généreux et rassembleurs. Il dirige depuis cette année un Centre dramatique national, le Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. « *Une famille sans maison explose*, dit-il. *Les comédiens ont*

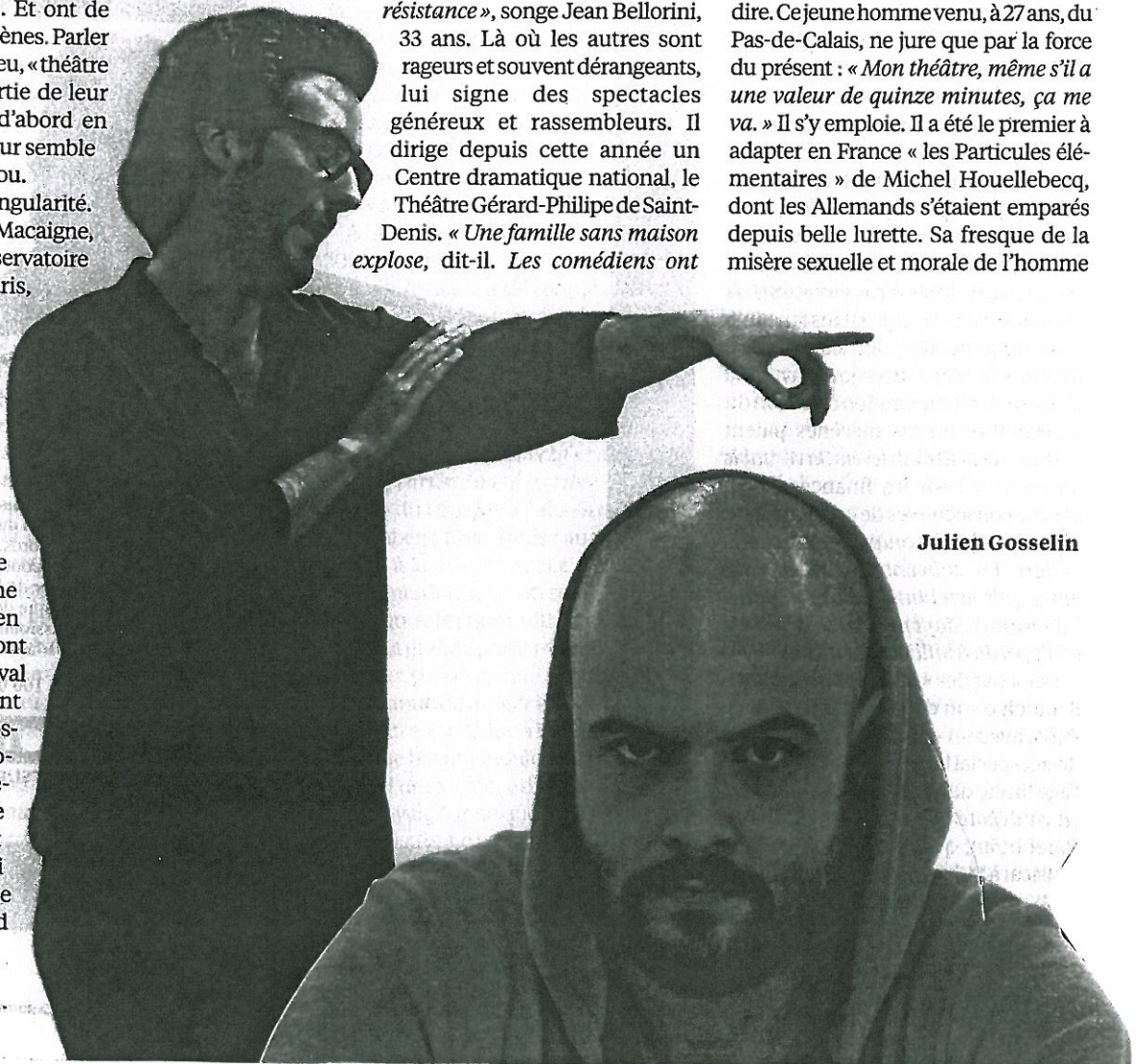
besoin d'un toit. » Il a de qui tenir : Ariane Mnouchkine hébergea sa troupe Air de Lune. Il monte les classiques – Hugo, Rabelais, Brecht, Tchekhov – et croit que « *le langage est une arme* ». Il la veut lyrique et ludique. Chez lui, on chante les « Paroles gelées » de Rabelais sous la pluie en ciré jaune, et on enchante « la Bonne Arme du Se-Tchouan », au grand déplaisir de certains brechtiens. Bellorini avoue aussi son goût pour l'éducation artistique et le désir de « *s'inscrire dans un territoire* ». Il inaugure sa « maison » avec « *Liliom* » de Ferenc Molnár, « *une pièce violente et tendre qui donnera une couleur un peu foraine à la saison* ». S'il en est encore un qui croit qu'esprit de troupe et institution peuvent faire bon ménage, c'est cet héritier pas ingrat.

Julien Gosselin : le cadet polémique

Ras le bol du patrimoine, des classiques qui ont toujours quelque chose à nous dire. Ce jeune homme venu, à 27 ans, du Pas-de-Calais, ne jure que par la force du présent : « *Mon théâtre, même s'il a une valeur de quinze minutes, ça me va.* » Il s'y emploie. Il a été le premier à adapter en France « les Particules élémentaires » de Michel Houellebecq, dont les Allemands s'étaient emparés depuis belle lurette. Sa fresque de la misère sexuelle et morale de l'homme

Jean Bellorini

Julien Gosselin



LE NOUVEL OBS - 25 septembre 2014

occidental est vive, méchante, glaciale-ment réjouissante et poétiquement mélancolique. Elle ne quitte plus l'affiche depuis sa création au Festival d'Avignon 2012. Mais Gosselin a pour prochain chantier une adaptation de « 2666 » du Chilien Roberto Bolaño. Un défi, avec un texte-fleuve comme il les aime, « *qui essaie de saisir le monde d'aujourd'hui dans sa totalité, mêle narration historique, poème, dialogues, intrigues, réflexions philosophiques et dérangeantes polémiques* ». Ce dévoreur de littérature a sa méthode : mêler dès les premières répétitions le jeu, la musique, l'espace et les images. « *Ainsi les acteurs, entourés d'émotions fortes, n'ont pas à être démonstratifs* ». Sous des dehors nonchalants et ironiques, son théâtre cogne.

Jean-Christophe Meurisse : le chien fou

Avec sa meute, les Chiens de Navarre, lâchée en 2005, ce presque quadragénaire a le rire cruel. Jean-Christophe Meurisse traque le pulsionnel planqué sous des situations banales - une fête entre voisins dans « Une raclette ». Après avoir fait l'acteur chez les autres, il a décidé de mettre en scène tout ce qu'on lui disait qu'on ne pouvait pas faire. Avec cette phrase en tête : « *Dans son inconscient, chacun peut violer et tuer, disait Kubrick* ». Il transforme le plateau en champ de

bataille trash, avec bouffe, boue, hémoglobine, et pas mal de nu, de cru, de sexuel. Potaches, osant tout, jouant aux idiots, ses Chiens savent aussi avoir des accès de tendresse, et ne sont pas ignares : la bande compte un normalien, des acteurs passés par la philosophie, des artistes pleins d'appétit pour le cinéma et la littérature. Mais toute trace de culture est effacée : on donne plutôt dans le très physique, l'impoli et le rire, qui « *reste toujours mal vu* », assure Meurisse. « *On nous avait assurés que notre théâtre pour bobos branchés ne dépasserait pas Paris* ». Erreur. Largement accueillis au Rond-Point les Chiens de Navarre ont leur fan-club et un calendrier de tournée impressionnant. Leur usage de la sueur et des sens interdits surchauffe les salles. Ils ne font pas l'unanimité ? Ils ne la cherchent pas. Prochain sujet : les misères affectives et sexuelles. Après les Deschiens, les Chiens ?

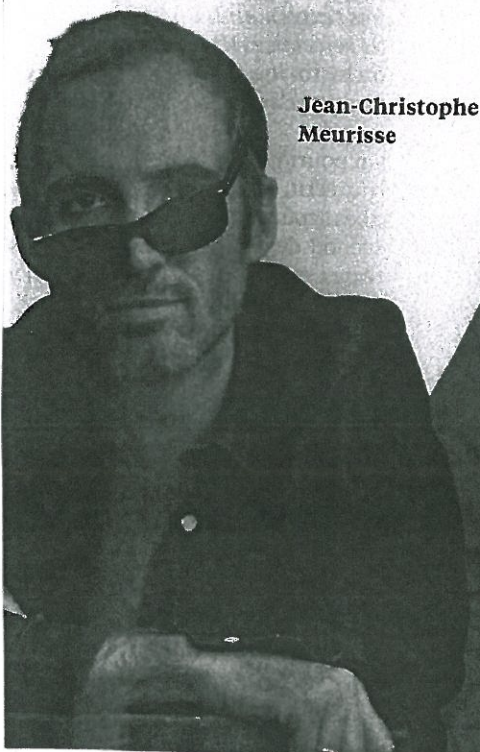
Vincent Macaigne : le survolté

« *Ne pas capitaliser, démolir pour faire avancer, dépasser les bornes. Faire du théâtre comme on construit une cathédrale ou la tour Eiffel, c'est-à-dire quelque chose qui n'a pas d'utilité directe. Emmener les gens dans une aventure* ». Vincent Macaigne, 36 ans, a les mots rageurs d'un homme pressé. Cet acteur-réalisateur fétiche du jeune cinéma indépendant est aussi, par intermit-

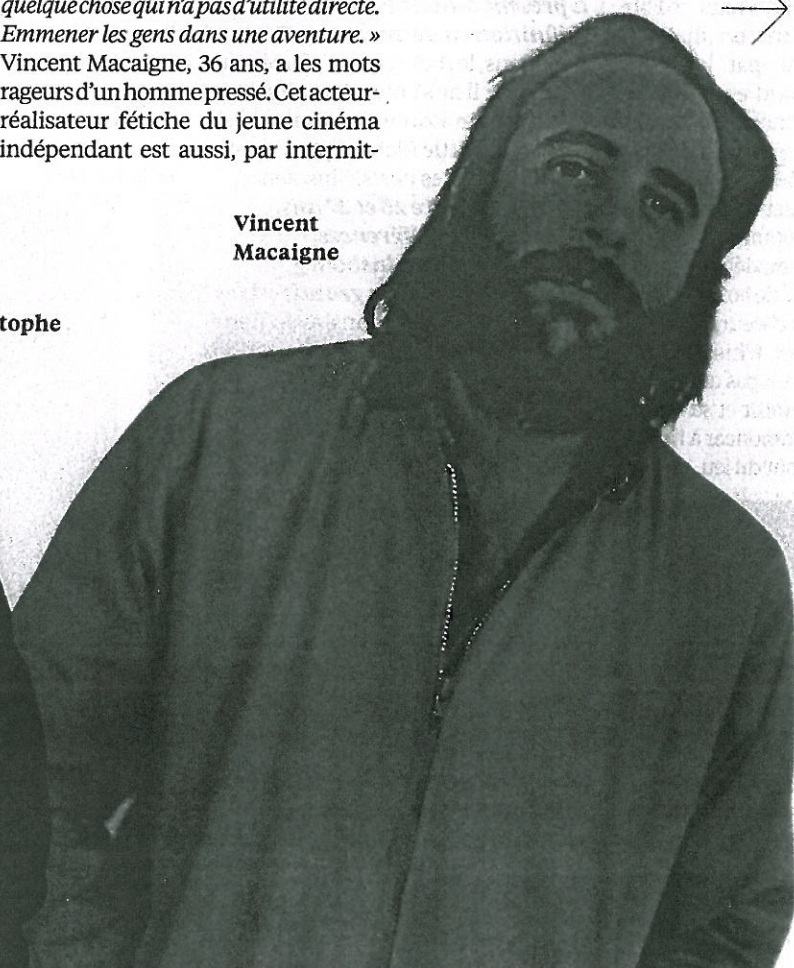
tence vitale, un metteur en scène qui concasse les grands textes pour extirper leur violence, leur folie, leur souffle : ainsi « Hamlet » dans « Au moins j'aurai laissé un beau cadavre », grand cru Avignon 2011. Chez lui, l'eau coule à flots, la bière aussi parfois ; la mousse, la terre giclent jusque sur les premiers rangs des spectateurs, protégés par une bâche en plastique. C'est du concret, du physique, de l'excessif. Tout semble arriver par accident, mais son travail est très précis. S'il chauffe la salle comme un harangueur ou un DJ féru de décibels, c'est pour la mettre hors de ses gonds comme dirait Hamlet, au risque parfois de la démagogie. Il aime le spectaculaire, les effets, la machinerie. Histoire de mesurer sa fidélité à sa jeunesse, il remet sur le feu un de ses premiers spectacles : « *Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer* », d'après Dostoïevski, où le bon et naïf prince Mychkine est aux prises avec une société féroce en pleine crise morale. Soit près de quatre heures de spectacle puissant. Mais la reconstitution historique, très peu pour lui ; le radicalement contemporain, oui. Son décor est une immense salle des fêtes avec portes vitrées, graffitis et télévi-

À L'AFFICHE

Sylvain Creuzevault : « **LE CAPITAL ET SON SINGE** », d'après Karl Marx. La Colline, jusqu'au 12 octobre, puis en tournée.
 Vincent Macaigne : « **IDIOT ! PARCE QUE NOUS AURIONS DÛ NOUS AIMER** », d'après Flodor Dostoïevski. Théâtre de la Ville, du 1^{er} au 12 oct., puis Théâtre Nanterre-Amandiers, du 4 au 14 nov.
 Julien Gosselin : « **LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES** », d'après Michel Houellebecq. Odéon-Berthier, du 9 oct. au 14 nov., puis en tournée.
 Jean-Christophe Meurisse-Les Chiens de Navarre : « **QUAND JE PENSE QU'ON VA VIEILLIR ENSEMBLE** », Bouffes du Nord, du 8 au 18 oct., et en tournée.
 Jean Bellorini : « **LILIOM** », de Ferenc Molnár. Théâtre Gérard-Philippe Saint-Denis, jusqu'au 12 oct., puis Odéon-Berthier, du 28 mai au 28 juin.



Jean-Christophe Meurisse



Vincent Macaigne

seurs où parlent Sarkozy et Hollande. Il voudrait désormais adapter « la Montagne magique » de Thomas Mann, « un texte d'avant-guerre où il est question de dépression, de confort et d'Europe ». Macaigne a aussi la colère mélancolique.

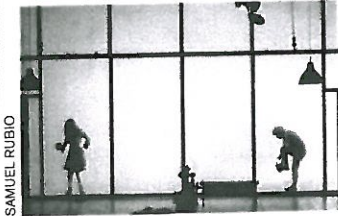
Sylvain Creuzevault : le révolutionnaire burlesque

Avec lui, l'histoire n'est ni un manuel scolaire ni un Panthéon, mais un personnage à prendre à partie, et sans pincettes. Sylvain Creuzevault, 32 ans, met l'histoire sur la table, au sens propre et figuré. Il lui donne pour convives des comédiens qui s'attifent de simples barbiches, passent d'un rôle à l'autre et semblent improviser leurs affrontements idéologiques. En 2008, ce fut « Notre Terreur », où la Révolution, les discussions entre Danton et Robespierre semblaient une réunion d'un club de gauche d'aujourd'hui. Un triomphe, suivi d'un long silence : Creuzevault et sa bande s'étaient retirés dans les Cévennes, loin du succès et des médias. Ils ont répété des mois « le Capital et son Singe », une comédie d'après Karl Marx et une somme de lectures, dont celles de Brecht, Freud et Foucault, ici réunis dans un dialogue incongru interprété par le même acteur. Le tout, bavard et foutraque, prend pour sujet principal la Révolution de 1848. Il y est question de droit au travail, de valeurs d'usage et d'échange, d'insurrection révolutionnaire. Des acteurs épatants se disputent comme des mômes ou débattent avec sérieux, sans omettre de boire, de manger et de chanter en chœur des ritournelles nostalgiques. L'histoire a la gueule de bois. Ce n'est pas une raison, nous disent Creuzevault et sa troupe, d'ores et déjà, pour renoncer à l'action de la pensée et au goût du jeu. ■



Frédéric Noaille dans « le Capital et son Singe », de Sylvain Creuzevault

LA SCENE - septembre 2014



Patrick Sourd aux Inrockuptibles

Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer,
écrit et mis en scène par Vincent Macaigne, vu au Festival d'Automne à Paris
Drôle, hystérique et désespéré, Vincent Macaigne remet sur le métier son adaptation
de *l'Idiot* de Dostoïevski à la manière d'un fabuleux jeu de massacre émotionnel.



Joëlle Gayot à France Culture

Le Capital et son Singe, d'après Karl Marx,
mise en scène de Sylvain Creuzevault. Vu au Théâtre de la Colline à Paris

Ce spectacle mal léché, inabouti, voire foutraque a pour lui le charme de la jeunesse et sa fougue et cette séduction inégalable qu'exerce l'intelligence à l'œuvre. Un spectacle vivant, jubilatoire, en mouvement et il rend vivant, joyeux et en mouvement son spectateur.

ET BIENTÔT...

« Et si on recommençait » d'Éric-Emmanuel Schmitt, avec Michel Sardou, à la Comédie des Champs-Élysées (01 53 23 99 19).

« Ni Dieu ni Diable » d'Augustin Billehdou d'après « Les Deux Étendards » de Lucien Rebatet, au Théâtre 13, puis au Lucernaire (01 45 44 57 34).

« Kinship » de Carey Perloff avec Isabelle Adjani, Carmen Maura, Niels Schneider au Théâtre de Paris (01 48 74 25 37). « DofelEV¹⁷ »

de Stéphane Druet avec Sébastien Gø aux Feux de la Rampe (01 42 46 26

« Idiot ! » d'après Dostoïevski par Vin Maccaigne, au Théâtre de la Ville puis à Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'Automne (01 53 45 17 17). « La Pèlerine écossaise »

de Sacha Guitry, mise en scène de Pierre Laville, avec Arnaud Denis, au Daunou (01 42 61 69 14).

« Les Nègres » de Jean Genet par Robert Wilson au Théâtre de l'Odéon dans le cadre du Festival d'automne (01 53 45 17 17). « Macbeth »

de Shakespeare, par Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil (01 43 74 24 08). « Concert

sans retour » par Cinq de Cœur au Ranelagh (01 42 88 64 44). « Splendeur » d'après Géraldine

Maillet, avec Elsa Zylberstein, Théâtre de Paris, salle Réjane (01 48 74 25 37).

LES INROCKS – 1 octobre 2014

scènes



Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer
mise en scène
Vincent Macaigne
Théâtre de la Ville,
Festival d'automne
à Paris
Un happening
hystérique aussi
drôle que salutaire.



Hôtel Europe
mise en scène
Dino Mustafic
Théâtre de
l'Atelier, Paris
Créée en juin à
Sarajevo, la pièce
de Bernard-Henri
Lévy est
un réquisitoire
haletant sur
l'Europe qui finit,
ou commence,
dans cette ville.



Je ne me souviens plus très bien
texte et mise
en scène
Gérard Watkins
Théâtre du
Rond-Point, Paris
Un constat clinique
du XXI^e siècle
à travers les
tribulations
d'Antoine D.,
96 ans, amnésique
et historien.



Le retour de l'Idiot !

Vincent Macaigne revient à son adaptation du roman de Dostoïevski, créée en 2009, et prêche la révolte, dans l'hystérie d'un happening aussi drôle que salutaire.

Remonter sur l'animal à l'endroit même où la bête vous avait désarçonné...

En remettant sur le métier son adaptation de *L'Idiot* de Dostoïevski, Vincent Macaigne fait bien plus qu'une reprise ; il réunit sa troupe d'acteurs pour exorciser le traumatisme d'un accident vasculaire cérébral qui l'avait envoyé pour un temps dans les limbes, au matin de la dernière représentation de sa pièce, en 2009. Pour autant, pas question de s'apitoyer sur son sort et, en ce soir de première au Théâtre Vidy de Lausanne, ce retour à la case *Idiot* ! s'annonce d'emblée tonitruant au vu des corbeilles de

bouchons d'oreille mis à la disposition du public.

Dès l'ouverture des portes, la sono est effectivement à fond et les Chœurs de l'armée Rouge couvrent les invectives d'un chauffeur de salle nous pressant de profiter des bienfaits d'une tirette à bière qui transforme l'avant-scène en un open bar idéal. Pour le reste, et comme cette soirée mousse s'ouvre avec l'anniversaire de Nastassia Philippovna (Servane Ducorps), il s'agira avant tout de mettre à sac le vaste appartement où Vincent Macaigne cadre son action.

Au fil des crises de nerfs et des impros qui partent en vrille, chacun des personnages, qui sont autant d'emmurés vivants, donne le sentiment de vivre dans

la situation des mouches enfermées dans un bocal.

Ici, derrière une vitrine, on n'a d'autre recours que de crier pour se faire entendre, on prend plaisir à se balader à poil, à se couvrir le corps de paillettes, à se jeter des seaux de peinture au visage. Un jubilatoire jeu de massacre où cet idiot de prince Mychkine (Pascal Reneric) fait figure de star, aussi clownesque quand il parle avec l'accent belge que sublime quand il s'asperge de feuilles d'or et émouvant lorsqu'il revêt un costume de miroirs et se transforme en boule à facettes.

Avec la diffusion du débat de la présidentielle entre Hollande et Sarkozy, le rappel de ce triste numéro de duettistes nous ramène au vrai propos

LES INROCKS – 1 octobre 2014



Samuel Rubio

du metteur en scène, celui d'utiliser le nihilisme des personnages de Dostoïevski pour dresser un état des lieux de la désespérance d'aujourd'hui.

Dans la démesure hystérique des moyens qu'il se donne pour le faire, Vincent Macaigne va bien au-delà de l'expression d'une colère sans limite. Poussant ses comédiens dans leurs derniers retranchements, il les amène à nous révéler des trésors cachés, ceux d'une vraie pudeur qui en chacun d'eux demeure immaculée, de celle qui donne le cap et nous grandit quand il s'agit de faire face à l'adversité. **Patrick Sourd**

Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer d'après *L'Idiot* de Fiodor Dostoïevski, mise en scène Vincent Macaigne, du 1^{er} au 12 octobre au Théâtre de la Ville, Paris IV^e, et du 4 au 14 novembre au Théâtre Nanterre-Amandiers, Festival d'automne à Paris. En tournée jusqu'au 27 novembre festival-automne.fr

Les secrets de Forsythe

Une conférence dansée pour tenter de comprendre la "méthode de méthodes" du maître. Moment électrisant en compagnie de Jone San Martin, interprète depuis vingt-deux ans des œuvres du chorégraphe.

Le décor est planté : des tapis au sol, une table basse encombrée de papiers, deux fauteuils et Jone San Martin. Son visage n'est pas inconnu : depuis vingt-deux ans, elle collabore en tant qu'interprète avec William Forsythe, d'abord au sein du Ballett Frankfurt puis de The Forsythe Company. Répondant à une commande, elle a initié le principe de cette conférence dansée. Mais pourquoi au juste ?

Très vite, l'Espagnole précise que le chorégraphe américain ne propose pas une méthode à ses danseurs mais une "méthode de méthodes". Cinquante minutes durant, Jone San Martin va s'essayer à relever le défi : faire comprendre de l'intérieur les mécanismes à l'œuvre dans le travail de Forsythe. Son corps-mémoire devient ainsi une fabuleuse boîte à outils de compréhension. Jone s'arrête ainsi un instant sur *Eidos: Telos* (1995) et décrypte les secrets de fabrication de la pièce. Soit une série de mots auxquels correspondent des mouvements. De cette grammaire va naître un ballet à la beauté intemporelle.

Jone San Martin pioche dans le répertoire du maître des exemples qui sont autant d'énigmes. Car ce *Legítimo/Rezo* pose plus que questions qu'il n'apporte de réponses. Il faudrait pénétrer le cerveau de William Forsythe pour mettre à jour sa méthode de création. La danseuse s'en garde bien et, lorsqu'elle termine sa conférence dansée en donnant la parole au public, elle s'empresse de préciser qu'elle n'est pas Forsythe. Elle est toujours du côté de l'interprète, pas du chorégraphe.

Jérôme Bel, avec Cédric Andrieux, envisageait lui aussi le principe d'un récit dansé à la première personne. Mais *Legítimo/Rezo* s'embarrasse moins de psychologie. On le regrette presque à voir le dialogue qui se noue – non sans mal – entre Jone San Martin et Josh Johnson, invité sur la scène le temps d'un duo. *Legítimo/Rezo* s'offre un épilogue, une création aux allures de mise en abyme de l'aveu même de la danseuse. Forsythe imagine des contraintes et Jone San Martin s'en amuse avec l'élégance qui la caractérise. Au sortir du théâtre, on en sait en définitive plus sur Jone San Martin que sur William Forsythe. **Philippe Noiset**

Legítimo/Rezo du 2 au 8 octobre au Centquatre, Paris XIX^e, Festival d'automne à Paris, festival-automne.com

Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer

De Fiodor Dostoïevski, adaptation et mise en scène de Vincent Macaigne. Durée: 3h30. 19h30 (du mar. au sam.), 17h (dim.), Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, 4^e, 01 47 42 95 22. (18-30€).

■ Comme la fureur de Shakespeare rayonnait dans *Hamlet*, mené tambour battant par le metteur en scène lui-même, le désespoir de Dostoïevski, son obsession du péché et de la rédemption électrisent *Idiot !*, avec un Vincent Macaigne toujours en impitoyable chef d'orchestre. Quatre heures durant, les personnages hurlent, s'écharpent, se vautrent, comme pour se punir de ne savoir ni aimer, ni vivre dans un monde en faillite - celui de Dostoïevski et le nôtre, auquel renvoient des images d'actualité... La musique est ravageuse, les acteurs, barbares. Mais l'esprit de « Dosto » est là. Et au milieu du chaos, sa tendresse infinie pour nos détreuses.

Sélection critique par
Rosita Boisseau

Alessandro Sciarroni – Joseph Kids

11h (sam.), Maison des arts, place Salvador-Allende, 94 Créteil, 01 53 45 17 17. festival-automne.com (5€).

T En vedette au Festival d'automne avec trois pièces, dont son incursion dans la danse bavaroise Schuhplattler intitulée *Folk-s Will You Still Love Me Tomorrow?*, l'Italien Alessandro Sciarroni a créé un spectacle jeune public inspiré de son expérience personnelle d'utilisateur d'Internet. Le personnage de *Joseph Kids* s'amuse avec une webcam reliée à un ordinateur pour jouer avec ses doubles, super-héros et créatures monstrueuses, qu'il génère et transforme lui-même. Une pièce sur la construction de l'identité avec les moyens technologiques actuels.

Voir article page 12

Legítimo/Rezo

A partir du 2 oct., 20h30 (mar., ven., sam.), 17h (dim.), le Centquatre, 104, rue d'Aubervilliers, 19^e, 01 53 45 17 17. festival-automne.com. (20-25€).

T Une danseuse de choc, offensive et éruptive, franche et déterminée. Interprète de William Forsythe depuis 1992, Jone San Martín se repère immédiatement sur un plateau tant elle irradie d'une présence forte. La voilà aux manettes d'une soirée composée de deux pièces, intitulée *Legítimo/Rezo*. En ouverture, un solo créé et dansé par elle-même, sur une idée de Forsythe; ensuite, une conférence dansée sur la fabrication intime et le travail spécifique du chorégraphe, assurément l'un des plus puissants de la scène contemporaine. Un hommage, un manifeste, un cadeau... A découvrir.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

Idiot! parce que nous aurions dû nous aimer

Drame furieux
D'après Fiodor Dostoïevski

|3h30| Mise en scène Vincent Macaigne | Du 1^{er} au 12 oct., Festival d'automne, Théâtre de la Ville, Paris 1^{er}, tél.: 01 42 74 22 77 | Du 4 au 14 nov., Théâtre Nanterre-Amandiers (92), tél.: 01 46 14 70 00.

Au cinéma, c'est sa tendresse un peu triste qui illumine l'écran, son visage enfantin et mélancolique. Au théâtre, c'est sa fureur de M. Loyal survolté qui hystérise l'espace. Qui n'a encore vu un spectacle du paradoxal Vincent Macaigne, 36 ans, ignore jusqu'où peut aller la violence de jouer, de crier, de lutter pour sa survie de personnage et d'artiste. Antonin Artaud n'aurait pas renié, sans doute, ces rituels d'exorcisme. Dès 2007, dès le barbare *Requiem 3*, on avait été secoués par cette manière rageuse de tenir le plateau, d'y faire couler le sang, de le métamorphoser en zone de chaos. Une tonitruante adaptation de *Hamlet* (2011) avait achevé de tétaniser un public étourdi par le son surpuissant, l'espace torturé, les corps galvanisés. Pourtant, la reprise (et recréation) de *L'Idiot*, de Dostoïevski (2009), monte la tension d'un cran. Vincent Macaigne y insuffle simultanément un sens de la fête, de l'ivresse, du plaisir et... de la chute, de la mort, du désespoir mêlés. Bien et mal, innocence et péché, néant et rédemption y caracolent sur un rythme tout à la fois endiablé et lent, long et trop court.

Tout commence vers 19 heures, dans le foyer du Théâtre – ici, celui, très Bauhaus, de Vidy-Lausanne, que dirige Vincent Baudriller, ex-codirecteur du Festival d'Avignon et principal producteur du spectacle.

Des acteurs gueulent, déjà, boivent, entraînent les spectateurs massés devant l'entrée dans une farandole désordonnée. C'est qu'ils sont censés célébrer l'anniversaire de Nastassia Philippovna, la séductrice infernale et perdue autour de laquelle tourneront tous les hommes de ce roman crépusculaire (1869), où la bonté s'incarne dans un prince Mychkine (l'étrange Pascal Renéric, quasi-sosie de Macaigne) innocent et naïf. Cet « idiot »-là ne comprend pas grand-chose à ce qui se passe autour de lui à Saint-Petersbourg, ni à cette société russe en pleine révolution industrielle, politique, idéologique, où apparaissent déjà les extrémismes... Il donne, se donne. En vain. Pas de place dans ce monde en vrilte pour l'amour pur et désintéressé. Et ça ne s'arrangera pas des années plus tard, après l'entracte, quand le prince reviendra de Moscou

riche et puissant, dilapidant sa fortune à tout-va, pour n'importe qui et n'importe quoi. Jusqu'à en mourir.

On n'en est pas là encore. Pas à la fin de ce roman terrible, où la figure angélique de l'idiot, pourtant, n'en finit pas de susciter foi, espérance et charité. Les séquences s'enchaînent dans une espèce de liesse. D'abord la farandole nous a conduits dans la salle, où les comédiens offrent des verres de bière et incitent à monter, à danser sur le plateau devant des images géantes de Christ en croix. Pas la moindre volonté sacrilège, juste une ambiance de fête bon enfant. La volonté d'y croire et de s'amuser. Ce qui se passe vraiment, entre les va-et-vient des acteurs, des spectateurs, le désordre qui s'installe sur scène, les graffitis peints, la mousse envahissante, les costumes de lapin, les billets qu'on jette ? On est pris dans un maelström d'émotions. Les acteurs hurlent, mais leurs cris gênent à peine.

On se dit qu'on hurlerait bien aussi. Vincent Macaigne crée une saisissante osmose avec le public. Parce qu'il y a beaucoup de générosité dans ces corps d'acteurs qui s'offrent, se perdent. Beaucoup d'abandon dans ces scènes arrachées à Dostoïevski, mais qui en reconstituent magiquement les abîmes, les frayeurs et les doutes. Et l'inaltérable innocence au cœur du mal. Macaigne surgit, parfois, pour remettre plus de panique encore dans ce monstrueux bordel qui ressemble tant à nos intimes foutoirs. L'adaptation qu'il propose, les décors et les costumes entre deux époques, aussi, ne cherchent jamais cependant à actualiser naïvement l'écrivain. Même si l'on aperçoit, bizarrement, sur deux écrans, l'ultime débat Hollande-Sarkozy de l'élection 2012... Malgré les cris, c'est bientôt la mélancolie qui domine et, sous la violence, l'impossible tendresse... Sans le rajeunir, la bande à Macaigne a mis *L'Idiot* au diapason de notre présent, a rendu son univers proche et fraternel. Parce que le nôtre est loin et inhumain ? ●

LA TERASSE – 1 octobre 2014

THÉÂTRE DE LA VILLE
D'APRÈS FIODOR DOSTOÏEVSKI / MES VINCENT MACAIGNE

IDIOT! PARCE QUE NOUS AURIONS DÛ NOUS AIMER

Cinq ans après avoir créé *Idiot!*, Vincent Macaigne signe une nouvelle adaptation théâtrale du roman de Dostoïevski au Théâtre de la Ville. Avec toujours le même besoin de crier, « *par urgence de dire* ».

C'est en 2009. Un jeune comédien et metteur en scène issu du Conservatoire national d'art dramatique fait parler de lui. Il présente, au Théâtre National de Chaillot, une adaptation explosive de *L'Idiot*. Cinq ans et un deuxième succès plus tard (*Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*, d'après *Hamlet*, créé au Festival d'Avignon en 2011), Vincent Macaigne se replonge dans le roman de Dostoïevski. *D'Idiot!* il passe à *Idiot! Parce que nous aurions dû nous aimer*, une nouvelle version du texte que le metteur en scène (né en 1978) présente comme une fête, « *pour sacrifier ensemble et l'Idiot et la société qui rend impossible son existence* », pour « *nous sacrifier nous-mêmes* », pour « *offrir un requiem* ». « *Ce qui nous intéresse, déclare-t-il, c'est la violence du monde dans lequel évolue le prince Mychkine. Celle d'une société installée et aristocratique aux prises avec des changements idéologiques qu'elle ne maîtrise pas, une société sans but, aux valeurs floues, poussée au divertissement, une société pleine de larmes et, déjà, de rancœur.* »

PARTIR DE LA RAGE DE DOSTOÏEVSKI

« *Il faudrait montrer comment cela résonne non seulement par rapport au monde dans lequel nous vivons, poursuit-il, mais aussi par rapport au théâtre lui-même. Comment faire du théâtre de façon essentielle, naïve, idiote ? Ou comment composer avec notre divertissement ? Choisir la matière romanesque de Dostoïevski, c'est aussi vouloir se confronter à sa puissance narrative et idéologique. Trouver un endroit de liberté et de risque, non pas pour raconter L'Idiot, mais pour*



Vincent
Macaigne.

© Matthias Steffen - Polaroid

créer une œuvre scénique qui parte de la rage de Dostoïevski. » Gageons que Vincent Macaigne saura faire rejaillir cette rage sur le plateau du Théâtre de la Ville. En donnant corps à un « *monde féroce, cynique, où se mêlent sans hiérarchie le beau et le laid, le mesquin et le sublime, le sperme et les larmes, le sang et le rire* ».

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, 75004 Paris. Du 1^{er} au 11 octobre 2014 à 19h30, les dimanches 5 et 12 à 17h. Tél. 01 42 74 22 77. Également au Théâtre Vidy-Lausanne du 11 au 21 septembre 2014 ; à La Criée, à Marseille du 17 au 19 octobre ; au Théâtre Nanterre-Amandiers du 5 au 14 novembre ; au Lieu Unique à Nantes du 19 au 21 novembre ; à la Scène nationale d'Annecy les 26 et 27 novembre.

Rejoignez-nous sur Facebook



F. DUFOUR/AFP

VINCENT MACAIGNE

« La rage reste intacte »

Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer est l'événement théâtral de cette rentrée. Rencontre avec son metteur en scène, féru d'auteurs classiques, qui renoue avec Dostoïevski, le désespéré.

Vincent Macaigne (photo) est du genre obsédé. En 2009, ce trentenaire hirsute s'était mis en tête de monter au théâtre un monument de la littérature russe : *L'Idiot*, de Dostoïevski. Le jeune homme était alors propulsé au rang des plus grands metteurs en scène de sa génération en signant une pièce en guerre contre son époque. Les temps ont changé... Vincent Macaigne a donc jugé nécessaire de remettre *L'Idiot* sur les planches. Résultat : un théâtre brûlant de désespoir, de tendresse et d'humour. Avant le début de son spectacle, au théâtre de Vidy-Lausanne, où il fut créé, Vincent Macaigne répond aux questions de L'Express. La voix est éraillée mais le propos affûté.

Pourquoi proposez-vous aujourd'hui une nouvelle version de *L'Idiot* ?

↳ Parce que nous avons vieilli et que la donne politique a changé. En 2009, Nicolas Sarkozy était au pouvoir et les choses étaient claires : nous étions en lutte contre sa vision du monde. Aujourd'hui, François Hollande est président de la République et le désespoir règne à tous les étages. La France sombre dans le renoncement ; il semblerait que nous n'ayons plus rien à attendre de la politique. Or *L'Idiot* a été écrit au

XIX^e siècle, à une époque où l'on croyait encore au progrès et à la pluralité des idéologies. Se confronter à nouveau à ce texte permet de faire le point sur nous-mêmes et sur le monde. Car les choses vont mal mais la rage reste intacte. Nous sommes encore capables d'espérer.

Le propos de Dostoïevski est très désespéré, justement...

↳ Certes, il explique que les

bons n'ont pas de place dans la société. Et pourtant ses personnages n'abandonnent jamais, leur désespoir se mêle toujours à la volonté d'en découdre. Cette attitude me parle.

Votre adaptation est à la fois festive, drôle, enfantine... Pourquoi ce décalage ?

↳ Il n'y a pas de décalage, Dostoïevski a beaucoup d'humour et je l'adapte avec

ma sensibilité : j'aime la surenchère, mais j'essaie de ne pas tomber dans la caricature. L'enjeu est là. J'ai cherché de la mesure dans sa démesure et de l'ordre dans son chaos.

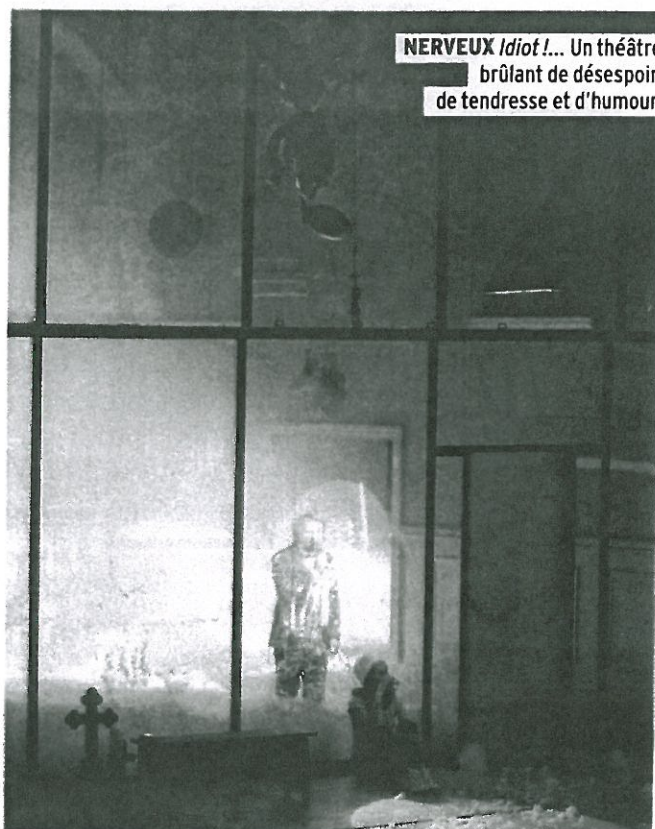
De quel budget disposiez-vous ?

↳ Le spectacle coûte environ 300 000 euros, ce n'est rien comparé au budget d'un film. Cette pièce est dure pour les nerfs. Il faut tenir sur scène avec la même violence pendant trois heures trente ! Je pourrais passer pour un enfant gâté mais je vous assure que l'équipe n'est pas très bien payée et que nous faisons tous des efforts.

Shakespeare et *Hamlet*, maintenant Dostoïevski. D'où vient ce goût pour les auteurs classiques ?

↳ Leurs thèmes m'intéressent. Que se passe-t-il quand on devient son propre monstre ? Que sacrifie-t-on quand on décide de partir en guerre ? Voilà les questions que je me poserai toujours avec eux. ● Propos recueillis

par Igor Hansen-Løve



NERVEUX *Idiot* !... Un théâtre brûlant de désespoir, de tendresse et d'humour.

P. DELAGROIX

Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer.

Théâtre de la Ville, Paris (IV^e).

Jusqu'au 12 octobre.

Puis au théâtre

Nanterre-Amandiers,

Nanterre (Hauts-de-Seine).

Du 4 au 14 novembre.

Le jour où Vincent Macaigne a « vieilli »

LE MONDE | 02.10.2014 à 10h37 • Mis à jour le 02.10.2014 à 11h17 |

Par **Clarisse Fabre** ([journaliste/clarisse-fabre/](#))



Représentation d'«*Idiot ! parce ce que nous aurions dû nous aimer*», de Vincent Macaigne, le 10 septembre, à Lausanne. | SAMUEL RUBIO

« *Aujourd'hui, on a vieilli* », lâche Vincent Macaigne au téléphone, jeudi 2 octobre, peu après minuit. La voix cassée, le jeune metteur en scène résume ainsi les douze heures de palabres qui viennent de s'écouler. Des négociations ayant abouti à l'annulation de la première de son spectacle *Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer*, qui devait se jouer au Théâtre de la Ville, à Paris, mercredi 1^{er} octobre, dans le cadre du Festival d'automne.

Mais le 1^{er} octobre était aussi une journée de mobilisation nationale des intermittents du spectacle, qui contestent la réforme de leur régime d'assurance-chômage, et celle de tous les précaires en général, issue de l'accord des partenaires sociaux du 22 mars, validé par le gouvernement le 26 juin. De Lille à Montpel les manifestations et des actions ont eu

LE MONDE – 2 octobre 2014

« CAR IL FALLAIT ÉVITER LE VIDE, LA DÉPRESSION »

C'est dans cette atmosphère combative que l'équipe d'*Idiot !...* a débattu, et rebattu les cartes, jusqu'à épuisement. A midi, c'était le flou total. A 17 heures, comédiens et techniciens optaient pour la grève. Mais, à 17 h 30, la décision était remise en jeu... Vers 18 h 45, soit moins d'une heure avant le début de la représentation prévue à 19 h 30, l'équipe a renoncé : la pièce, qui est une recreation de *Idiot !* par le même Macaigne en 2009 (d'après le roman de Dostoïevski), n'aura pas lieu. La décision a été prise conjointement avec l'équipe du Théâtre de la Ville. Mais les comédiens se sont remis aussitôt au travail, sur le plateau de la grande salle, pour d'ultimes répétitions. « *Car il fallait éviter le vide, la dépression* », indique Vincent Macaigne.

Quittant ses comédiens, l'espace de quelques secondes, il a passé une tête vers 21 heures, visage pâlichon mangé par une longue barbe, promettant de rappeler « *vers minuit* », pendant que l'équipe du théâtre s'occupait du public et des mille places qu'il va falloir rembourser, ou réattribuer à une autre date – la pièce est programmée jusqu'au 12 octobre, avant de reprendre au Théâtre Nanterre-Amandiers, du 4 au 14 novembre.

Lire aussi : Vincent Macaigne : « L'Idiot », pour comprendre l'Europe (/culture/article/2014/05/24/vincent-macaigne-l-idiot-un-roman-pour-comprendre-l-europe_4423179_3246.html)

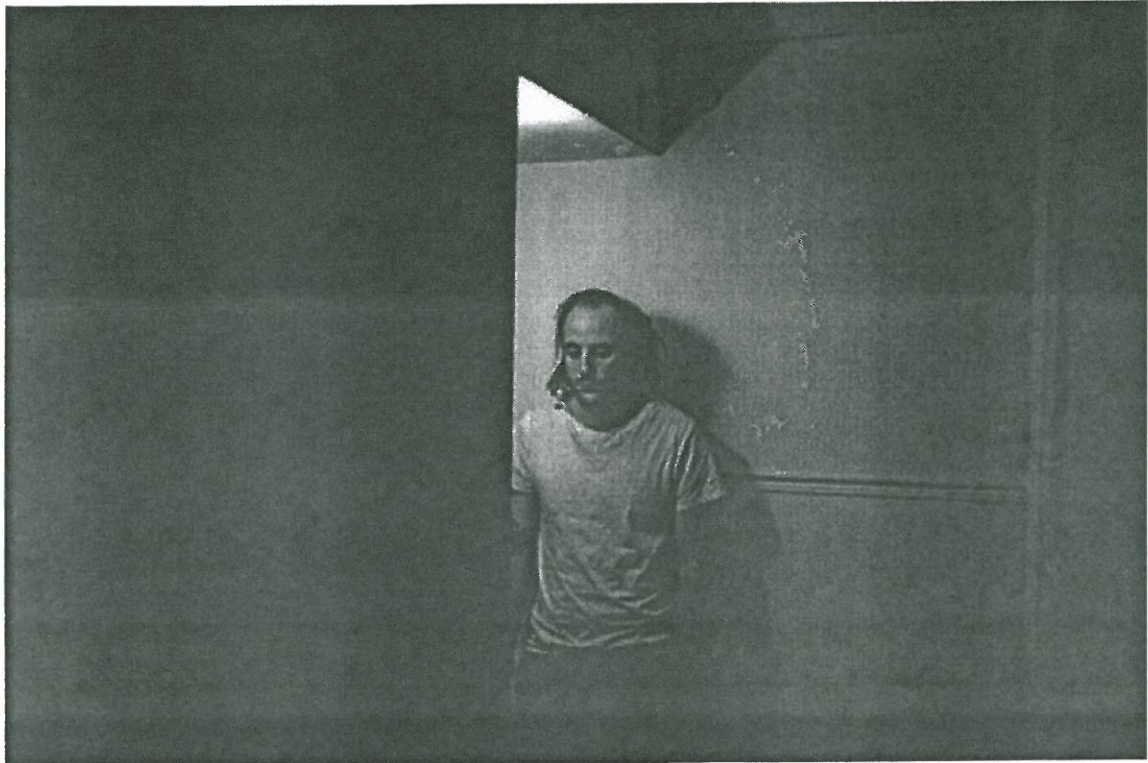
Emmanuel Demarcy-Mota, le directeur du Théâtre de la Ville, qui dirige aussi le Festival d'automne, a rarement passé une journée aussi longue. « *Quand j'ai annoncé au public, vers 19 h 10, que la représentation était annulée, on a été applaudis* », s'étonne-t-il encore. Preuve que ces spectateurs-là comprennent les enjeux, après des mois de mobilisation et de pédagogie sur la précarité des artistes et des techniciens du spectacle. Le Théâtre de la Ville, souligne M. Demarcy-Mota, emploie 350 intermittents chaque année, pour un total de 500 représentations réparties sur les deux sites – Théâtre de la Ville et Théâtre des Abbesses.

UN VÉRITABLE DILEMME

Même s'il a été lui-même « *intermittent pendant dix ans* », M. Demarcy-Mota aurait souhaité que la première de *Idiot !...* ait lieu, moyennant une prise de parole, ou mieux, « *une mise en scène de la contestation* ». « *Je ne*

LE MONDE – 2 octobre 2014

dis pas qu'annuler n'est pas utile, mais ce n'est pas suffisant. Il faut inventer une insurrection artistique, pour emmener avec nous le public. Alors, il se passe quelque chose. En faisant grève, sans autre action, on bloque ce désir du spectateur d'aller au théâtre. Mais, au vu de la tension qui montait mercredi soir, on a décidé de ne pas jouer Idiot ! », précise-t-il.



Vincent Macaigne, en janvier 2014. | AFP/FRED DUFOUR

Vincent Macaigne, lui non plus, n'était pas favorable à la grève. Ce n'est pas une posture facile à défendre pour ce jeune réalisateur de films et comédien, emblème d'un nouveau cinéma français, rebelle, sauvage et fauché. C'est un véritable dilemme, en fait, que Vincent Macaigne résume en ces termes : *« Dans mon travail artistique, et dans Idiot !... particulièrement, il y a un message politique fort. La pièce parle de ce qu'on a eu, de ce que l'on a perdu, de la précarité, de ce monde que l'on veut transformer. Pour nous, jouer est une action politique »,* confie le metteur en scène.

« JE SUIS DIVISÉ AVEC CE CHOIX »

« On s'est alors posés la question : est-ce que notre message sera mieux entendu si on le livre sur scène ? Car on fait du théâtre pour être entendu, avec cette idée de la mission du service public. Ou bien, au contraire, on ne joue pas, parce que l'on estime que la grève est plus forte que notre parole sur scène. Et ça, c'est violent. Je suis très divisé avec ce choix », poursuit

Vincent Macaigne.

Si le plateau de la balance a basculé en faveur de la grève, dit-il, c'est parce qu'il n'y avait pas l'unanimité dans l'équipe : *« Quelques comédiens ne voulaient pas jouer, pour signifier un soutien aux salariés précaires, bien au-delà de l'intermittence. En même temps, ils me disaient qu'ils étaient prêts à monter sur scène. Mais je ne voulais pas forcer les choses. »*

Il répète, avant de raccrocher : *« Aujourd'hui, on a vieilli. »* Et quand on l'interroge sur le sens de cette phrase, il répond que plus rien ne sera pareil : *« Ce soir, on a vacillé. Désormais, on travaille à oublier ce choix. Il faut désormais que l'on se concentre, que l'on se resserre. Si, jeudi 2 octobre, notre parole est grande devant les spectateurs, alors on aura bien vieilli. »*

Idiot d'après Dostoeievski

Posté dans 4 octobre, 2014 dans [critique](#).



Festival d'Automne:

Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer, d'après *L'Idiot* de Dostoïevski, mise en scène de Vincent Macaigne

Vincent Macaigne propose aujourd'hui une nouvelle version du spectacle qu'il avait créé en 2009 (voir *Le Théâtre du Blog*). Tout aussi fiévreuse, elle ressemble au chant du cygne d'une époque, à « l'idée que, ce que l'on a construit est en train de couler ». C'est aussi le point de vue de l'emblématique prince Mychkine, inadapté au monde, et dès lors jugé comme inintelligent par la société car il pêche par une bonté naïve. Cette figure compassionnelle et mythique, le spectateur en épouse la cause à travers cette errance anti-héroïque dans le dur métier de vivre. A une époque où éclosent projets de chemins de fer européens et bouleversements techniques.

Quand on pénètre dans la salle, défilent dans les hauteurs du cadre de scène, les portraits via des images vidéo, d'une riche iconographie chrétienne, dont *Le Martyre de Saint-Sébastien* ...

Pour le visionnaire Macaigne/Mychkine, *Idiot !* ne peut être qu'un spectacle excessivement vivant, «l'offrande d'un requiem ou d'un sacrifice collectif», une fête-anniversaire gigantesque, avec dans la salle, les décibels déchaînés d'une bande-son rock et techno, soutenue par l'effervescence lumineuse d'une boule à facettes, et avec, sur le plateau converti en buvette, de la bière pression à volonté.

Le public plutôt jeune, les bras levés, est invité à danser dans les cris de joie, le bruit et la fureur ici convoqués pour recréer un espace de liberté et de risque. Les acteurs, surgissant des gradins, descendent sur la scène. Ils donnent tout d'eux: un enthousiasme juvénile et une foi indéfectible dans le désir de vivre et de jouer; ils font confiance à leur metteur en scène énergique et turbulent qui descend de la régie, grimpe sur le plateau et jette son verre de bière... sur qui n'est pas d'accord. Les comédiens vocifèrent, s'invectivent et prennent rageusement le public à partie, en le culpabilisant pour cet état-là du monde...

Acteurs et spectateurs vivent l'absolu d'un présent partagé : « La naïveté, la bonté du Prince, le monde

THEATREDUBLOG – 6 octobre 2014

dans lequel il évolue, un monde féroce, cynique, où se mêlent le beau et le laid, le mesquin et le sublime, le sang et le rire.» D'une époque à l'autre, les idéologies se renversent, libéralisme, socialisme, conservatisme, fascisme et poussée des extrémismes. Après l'entracte, le public entend la fameuse anaphore du Président François Hollande: « Moi, Président... », suivies de son face à face pré-électoral avec Nicolas Sarkozy.

La réalité quotidienne est sous-tendue par une violence politique, économique et sociale, provoquant aussi folie et humour: le temps du spectacle se métamorphose en un moment de vie et d'excès, d'espoir et de persévérance. Un immense panneau sur pied s'abat sur la scène puis se relève grâce aux techniciens. Des parois en plexiglas dessinent l'espace protégé d'une boîte de nuit, où les acteurs dansent, et plongent à loisir dans un bain de mousse carbonique

Seaux de terre, de peinture vert fluo, de lait ou d'eau, tombées de pétales d'or en fusée, poudre dorée sur des personnages masqués, on est ici dans la démesure et la transfiguration, tandis que « les serpents se dévorent entre eux ». Cette vision de l'humanité rassemble tous les désastres, épidémies et monstres puisque sa nature est composée de l'ange et de la bête, ange déchu ou dragon.

Et le Prince, au-delà de son aspect farcesque, symbolise le dialogue avec soi-même, l'examen de conscience positif et une sensibilité apocalyptique intériorisée. Tous feux éteints, la nuit est totale, mais nous ne touchons pas à la fin de monde annoncée dans *L'Apocalypse de Saint-Jean* : un gâteau d'anniversaire apparaît, couronné de petites bougies pour les vingt-cinq ans de Nastassia Philippovna (Servane Ducorps), fille adoptive abusée depuis l'enfance par Totzki (Rodolphe Poulain), tuteur et homme d'affaires véreux, qui veut se débarrasser de la jeune fille en la mariant, avec une forte dot à la clé. Nastassia ne peut croire en rien, si ce n'est à une cynique dépravation.

Autour d'elle, des hommes sans foi ni loi, attirés par l'appât du gain ou un autre sentiment peu avouable, l'humble Gania (Thomas Rathier) soupire après Aglaïa, le séduisant Rogojine (Dan Artus), le suicidaire et nihiliste Hippolyte (Thibault Lacroix). Il y a aussi Lebedev (Emmanuel Matte) qui représente l'indigent, et qui incarne le dilemme de celui qui veut grimper dans l'échelle sociale, bien qu'il ait intégré intimement le jugement dévalorisant sur lui-même qu'il prête, lui, aux nantis. Seul le Prince Mychkine (Pascal Rénéric), grotesque et burlesque, désire sauver la jeune femme. Mais s'impose dans ce milieu sordide, la figure d'Aglaïa (Pauline Lorillard), âme pure et vindicative, qui distribue des gifles à qui les mérite.

Malgré des longueurs complaisantes qui font donc système, le spectacle joue brillamment sur une intensité joyeuse, en s'amusant même de ses excès. La force de la démesure est en effet nécessaire pour vivifier le désir de la mesure. Comme l'écrivait Roger Caillois dans *Ponce-Pilate*: « La violence primordiale de l'injustice universelle procure le seul réservoir de vigueur capable de hâter l'avènement incertain d'une équité précaire et approximative ». Or, l'univers ne tombe pas complètement dans les ténèbres, le rêve de changement est possible, nous dit cet *Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer...*

Et ce spectacle imagine d'abord la fusion entre l'individu et le monde, maintenant.

Véronique Hotte

LE MONDE – 6 octobre 2014

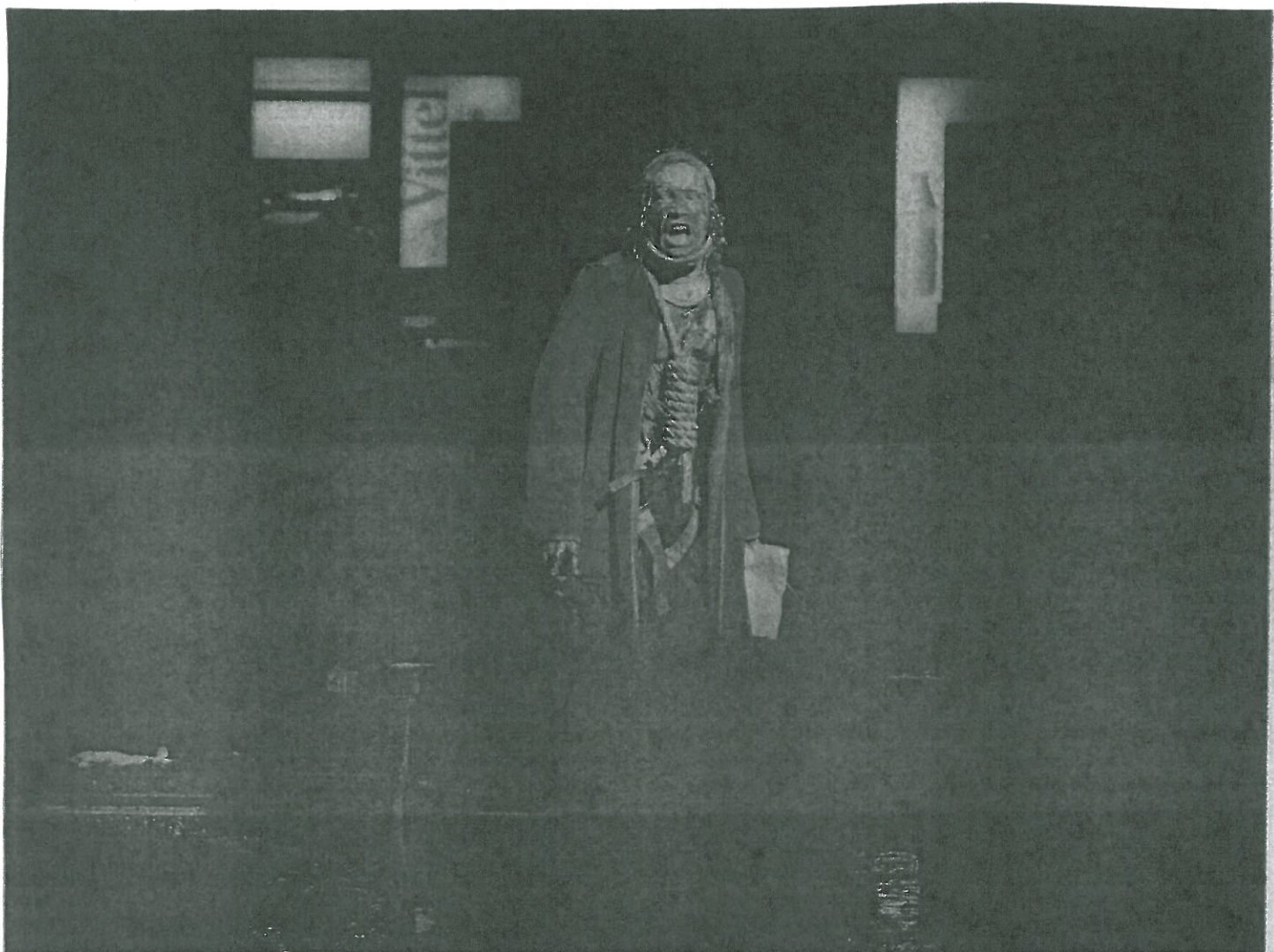
Un « Idiot! » sous très haute tension

■ Vincent Macaigne livre une adaptation ultracontemporaine du roman **LIRE P. 14**



Avant-première
d'« Idiot! »,
le 10 septembre 2014.
SAMUEL RUBIO

LE MONDE – 6 octobre 2014



Le théâtre de Vincent Macaigne relève de la performance permanente. SAMUEL RUBIO

Un « Idiot » sous très haute tension

Vincent Macaigne livre une nouvelle version ultra-contemporaine du roman de Dostoïevski

Théâtre

Dix-neuf heures et des poussières, jeudi 2 octobre. De la place du Châtelet à Paris provient une vague son de harangue et de slogans proférés au mégaphone. Une nouvelle manifestation des intermittents du spectacle, après la journée d'action du 1^{er} octobre, qui a conduit notamment à l'annulation de la première d'*Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer*, le spectacle très attendu de Vincent Macaigne, programmé au Théâtre de la Ville dans le cadre du Festival d'automne ? Que nenni.

C'est le spectacle de Macaigne lui-même qui a déjà commencé, comme une manif' emmenée par une bande de jeunes gens énervés, qui ne tardent pas à investir le hall et les espaces communs du Théâtre de la Ville. Un certain chaos (très maîtrisé) règne, qui ne se démentira pas, au fil des quatre heures de représentation. Des bouchons pour les oreilles sont distribués aux spectateurs, que voilà prévenus : l'entrée dans la salle se fait dans un niveau de décibels et une ambiance stroboscopique de boîte de nuit techno.

Il y aura du (faux) sang et des larmes, du bruit et de la fureur, de la dérision et de la mélancolie comme s'il en pleuvait. *Idiot !*, d'après le roman de Dostoïevski, est le spectacle qui a fait connaître Vincent Macaigne, quand il l'a créé pour la première fois en 2009. Le spectacle-manifeste d'un jeune homme qui voulait en découdre avec le cynisme contemporain. Depuis, Macaigne l'acteur est devenu, à 36 ans, une des têtes d'affiche du jeune cinéma d'auteur

français. Mais en recréant *Idiot !*, il n'a rien perdu de son sens de la démesure et de sa puissance théâtrale.

Comme toujours avec lui, le plateau est un champ de bataille, un terrain d'épuisement des âmes et des corps pour huit acteurs qui empoignent les personnages et les questions charriées par le roman avec un engagement et une intensité exceptionnels. Au présent, absolument, vautrés dans la mousseline qui envahit la scène pour l'anniversaire de Nastassia Filippovna, roulés dans la boue, la fange, maculés d'huile d'olive ou d'une visqueuse matière noire, noyés dans la fumée, aspergés d'eau, de lait, de sang ou de peinture verte. Traversant de manière on ne peut plus dostoïevskienne toutes les souillures, toutes les ténèbres pour ressortir grands, dans la conscience de leur humanité à la fois pitoyable et grandiose.

Dostoïevski a écrit son roman en 1868. Il était tellement pauvre que sa petite fille, Sonia, mourut de froid. Vincent Macaigne a adapté et réécrit le texte, mais il ne l'a pas actualisé. Dans les débats entre les personnages, le libéralisme, le capitalisme, le nihilisme ou le radical-socialisme n'ont pas tout à fait le même sens qu'aujourd'hui. Mais c'est ce choc entre l'historicité du roman et sa mise en scène ultra-contemporaine qui est intéressant. Et ce qui n'a pas changé, en revanche, c'est le cynisme et le rôle de l'argent, quand le père adoptif de Nastassia Filippovna, qui l'a abusée pendant son adolescence, la vend à celui qui voudra bien l'épouser.

Et quand, à la reprise après l'entracte, après la longue fête d'anni-

versaire de Nastassia, un petit écran diffuse le débat télévisé entre François Hollande et Nicolas Sarkozy lors de la campagne présidentielle de 2012, c'est un sentiment bien étrange qui se fait jour, au-delà même de la désillusion que l'on peut éprouver pour la politique aujourd'hui. L'auteur de *L'Idiot* montre un monde qui meurt, et un autre qui naît et qui fait peur, un monde où apparaît le crédit, le capital, la machine à vapeur ou le chemin de fer. Un monde « où avec de l'argent on peut même s'acheter de la pureté », dit Nastassia.

Comme toujours avec Vincent Macaigne, le plateau est un champ de bataille, un terrain d'épuisement des âmes et des corps

C'est cela que Vincent Macaigne met en scène avec son énergie insensée et rageuse : le sentiment que « la fête est finie », tel que l'on peut tellement l'éprouver aujourd'hui. Même la figure du prince Mychkin, dont Dostoïevski voulait faire « un homme absolument excellent » dans un monde totalement corrompu, est ici bien ambiguë, dans son obsession de la pureté qui peut confiner au fanatisme.

Alors, c'est une mélancolie assez carabinée mais salutaire qui se lève peu à peu, comme un brouillard, au fil de ce spectacle où il y a aussi des redites, des longueurs, des faiblesses, notamment sur le texte, parfois à l'em-

porte-pièce. Bien sûr, on pourra notamment reprocher à Vincent Macaigne de laisser largement la dimension métaphysique de Dostoïevski partir en fumée, dans cet *Idiot !*

Mais dans ce théâtre qui relève de la performance permanente, il se passe indéniablement quelque chose. Notamment grâce aux acteurs, Pascal Renier en tête en prince Mychkin fascinant, mêlant le grotesque et la dimension christique. Servane Ducorps (Nastassia Filippovna), Pauline Lorillard (Aglaja Ivanovna), Dan Artus (Rogojine), Thibault Lacroix (Hippolyte), Emmanuel Matte (Lebedev), Rodolphe Poulain (Totski) et Thomas Rathier (Gania Ivoulguine), font également péter tous les plombs d'un jeu sous haute tension permanente.

Plus encore que par sa prise de parole directe, c'est par la démonstration éclatante, sur le plateau, que l'on peut rester vivant au milieu du désastre, que le théâtre de Vincent Macaigne agit. Ne pas oublier la deuxième partie du titre : « parce que nous aurions dû nous aimer » ■

FABIENNE DARGE

« *Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer* », d'après « *L'Idiot* », de Dostoïevski. Mise en scène Vincent Macaigne. Festival d'automne. Théâtre de la Ville, place du Châtelet, Paris 1^{er}. M^o Châtelet. Tél. 01-42-74-22-77. Du mardi au samedi à 19 h 30, dimanche à 17 heures, jusqu'au 12 octobre. De 19 à 31 euros. Durée : 4 heures. Puis à Marseille (Théâtre de la Criée/La Friche) du 17 au 19 octobre, au Théâtre Nanterre-Amandiers du 4 au 14 novembre, et à Nantes, au Lieu unique, du 19 au 21 novembre.

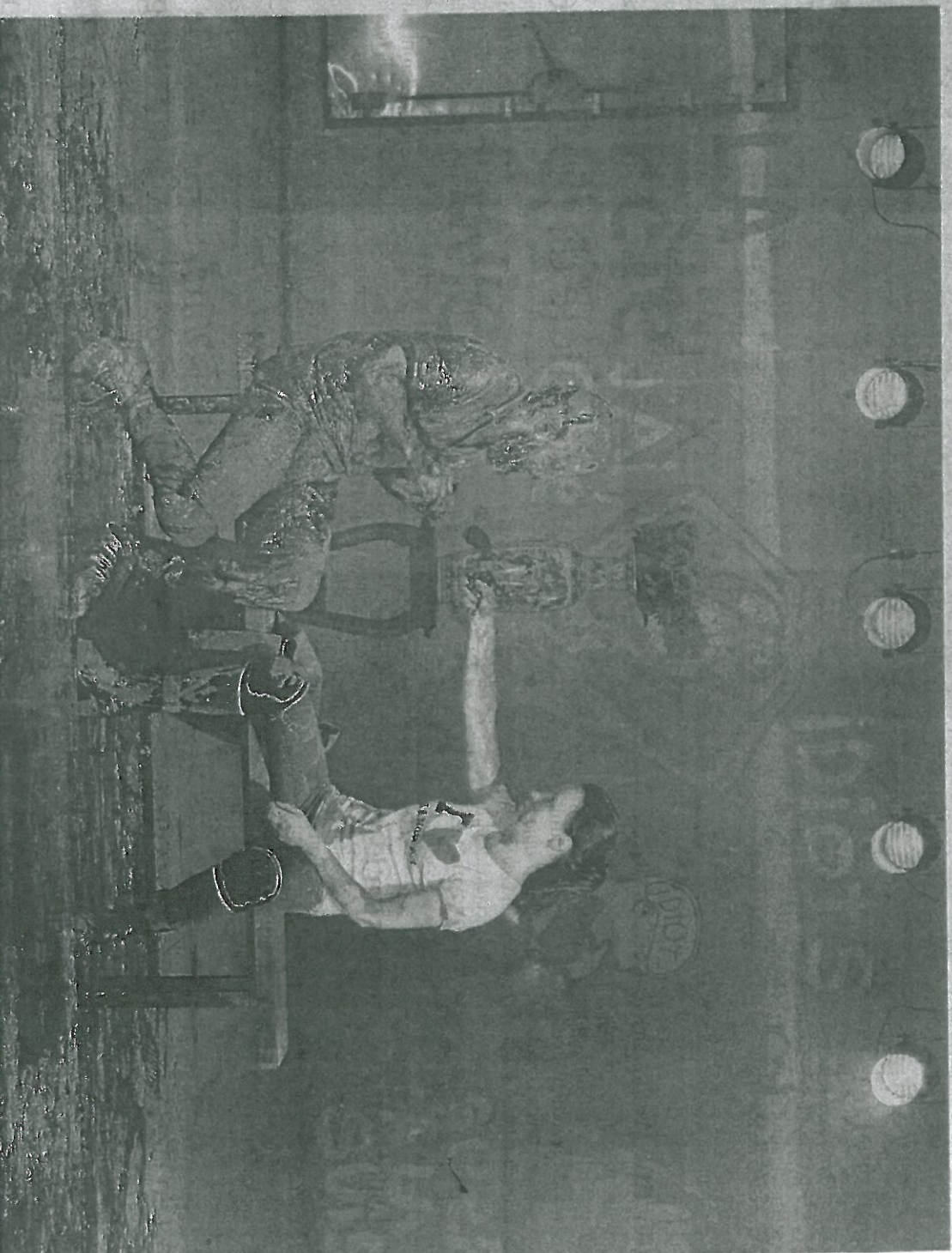
THÉÂTRE A Paris, le metteur en scène réactualise «Idiot!», d'après Dostoïevski, dans un exubérant foutoir.

Macaigne, vainqueur par chaos

**IDIOT! PARCE QUE NOUS
AURIONS DÙ NOUS AIMER
MIS DE VINCENT MACAIGNE** d'après
Dostoïevski. Théâtre de la Ville, 2, place
du Châtelet, 75004. Jusqu'à dimanche.
Puis du 4 au 14 novembre au Théâtre de
Nanterre-Amandiers (92). Dans le cadre
du Festival d'automne. Rens. 01 53 45 17 17.

Sortée techno avec mousse et fumigènes au Théâtre de la Ville. Et gros bordel dès l'entrée dans la salle. Rejoindre sa place se révèle compliqué, ça vibre, on ne s'entend pas, on y voit mal et certains, en découvrant le bazar, ont un geste de recul, comme s'ils avaient poussé la mauvaise porte.

Claude Régy exige de ses spectateurs silence et recueillement une heure avant le début de la représentation. Chez Vincent Macaigne, il est plutôt recommandé d'arriver très énerve. Moins aux antipodes que ce qu'on pourrait croire, les deux metteurs en scène ont pourtant un point commun : ils assistent aux représentations depuis la salle. Et vivent mal le rejet des spectateurs. Pour Régy, tout grincement de fauteuil est une douleur, tout départ une trahison. Pour Macaigne, poste en haut des gradins, le spectateur déserteur est une cible : gare au jet de canette contre celui ou celle qui fait mine de sortir (la colère est féroce et le quidam mécontent un com- parse, mais on y croit). Chez Régy, l'agresseur potentiel est le spectateur, qui d'un racllement de gorge peut ruiner la représentation ; chez Macaigne, outre l'irascible metteur en scène en haut des travées, la menace vient d'abord du plateau. «Prenez les bâches!», le cri



Dans le cadre du Festival d'automne, Vincent Macaigne revisite la pièce qu'il avait déjà adaptée en 2009. PHOTO SAMUEL RUBIO

d'alarme charitable s'adresse aux deux premiers rangs munis d'une protection plastifiée – eau sale, mousse, paillettes, boue, peinture, la gamme des projections est variée.

Déflagration. L'étrancheité de la séparation scène-salle est de toute façon aléatoire. Un groupe de jeunes specta-

teurs assiste même à la première heure de représentation sur le plateau et l'acteur qui joue Lebedev, le courtisan arriviste, ne se gêne pas pour leur montrer ses fesses de tout près. Inhabituel en France, ce grand coup de

piéd dans les codes de la représentation est bien sûr un des mérites de Macaigne. Certains esprits chagrins, plus biaisés ou plus avertis, pourront relever que ce n'est pas une nouveauté en Europe et que la Volksbühne de Berlin notamment a, depuis vingt ans, fait à peu près le tour de la question (avec, en roi du chaos, le plasticien-cineaste-metteur en scène Christoph Schlingensiefel, disparu en 2010). Certains remonteront aussi aux années 70, à cause des jumigènes et de la propension des acteurs à

crier. Toutes références dont Macaigne se fiche pas mal. Si son spectacle est à ce point épiléptique, c'est d'abord par fiabilité au prince Mychikine, le héros du roman de Dostoyevski, lui-même atteint

par le mal. Un prince Mychikine qui est pour le metteur en scène une figure majeure et quasiment fondatrice. Sa première adaptation de l'*Idiot*, en 2009, tenait de la déflagration. Cinq ans plus tard, la puissance explosive est toujours

« Idiot ! est quelque part le chant du cygne d'une époque. En cela, c'est proche de ce que nous vivons actuellement. Il y a l'idée que ce que l'on a construit est en train de couler »

Vincent Macaigne

là, même si l'étonnement est moindre. Le roman, le metteur en scène le passe au compresseur. Il ne reste que huit personnages et une action condensée, dans la première partie, en un seul événement : l'anniversaire de Nastassia Philippovna (d'où la soirée techno). Autour de la jeune femme, volée enfant puis vendue par son tuteur, le bal des prétendants est une bataille dont les cordes vocales sont la première arme. Les acteurs, explique Macaigne dans un entretien réalisé pour le programme du Festival d'automne, hurlent moins qu'ils ne « parlent pour être entendus ». « Leur cri, ajoute-t-il, c'est de la survie. De toute façon, mon spectacle n'arrive pas à la cheville de la violence du roman de Dostoyevski » De fait, le niveau des déci-

belles n'occulte pas le fond, et d'abord l'âpreté du combat entre cyrisme et idéalisme, la peur et le vertige du naufrage. « *Idiot ! est quelque part le chant du cygne d'une époque*, dit Macaigne. En cela, c'est proche de ce que nous vivons actuellement. Il y a l'idée que ce que l'on a construit est en train de couler, la sensation que ce pour quoi on s'est battu est en train d'être détruit. »

Rage. Cette actualité du roman est portée par des acteurs qui puisent dans l'outrance un supplément d'humanité. On retrouve sur scène une bonne part de la distribution de 2009 et d'abord Servane Ducorps (Nastassia Philippovna) dont la rage fait peur, et Pascal Renne (le prince Mychikine) en candidat qui ne lâche rien. Entre eux et leurs six partenaires, la brutalité des rapports ne renvoie pas au chacun pour soi mais à la nécessité de survivre ensemble. L'énergie collective est bien la clé de la réussite. Même si, comme dans l'adaptation de Hamlet (Au moins j'aurai laissé un beau cadavre) créée en 2011 en Avignon, le carburant, dans la deuxième partie, commence à manquer à mesure que voix et corps fatiguent. On pourra toujours reprocher à Macaigne et à ses acteurs de manquer de nuance, mais pas de générosité.

RENÉ SOLIS

L'HUMANITE – 7 octobre 2014

Vincent Macaigne fait *l'Idiot* au **Théâtre** de la Ville

THÉÂTRE Une mise en scène de l'œuvre de Dostoïevski dans le bruit et la fureur, qui commence dans la rue avec la prise du Châtelet.



Samuel Rabbie

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Quand Vincent Macaigne l'enragé refait *l'Idiot*

L'enfant terrible et gâté du théâtre français met en scène et incarne le héros de Dostoïevski, dans le bruit, la fureur et l'innocence. Un théâtre de l'excès, féroce, méchamment bruyant. Ça commence dans la rue, avec la prise du Châtelet...

Le spectacle commence dans la rue. Depuis l'un des balcons du Théâtre de la Ville, où Macaigne apostrophe les passants avec un porte-voix. Devant le théâtre, quelques-uns de ses acteurs font la foire, une farandole en hurlant « *Tous au Châtelet!* », qui pourrait évoquer le cri tchékhovien des *Trois Sœurs* « *À Moscou!* ». Dans le hall du théâtre nous parviennent des éclats de musique. Dans la salle, transformée en dance-floor, la bande-son vous souffle dans les bronches, envoie des vibrations sourdes tandis qu'une partie du public monte sur le plateau et boit un verre. Tout le public est convié à l'anniversaire de Nastassia Philipovna, femme-enfant, femme-objet, convoitée par bon nombre de mâles qui rôdent autour d'elle, à commencer par son tuteur qui veut désormais s'en débarrasser en la mariant contre de l'argent. Ça se trémousse dans tous les coins dans la mousse et la fumée au son des derniers tubes R & B et de l'hymne soviétique remixé pour l'occasion. Dans ce capharnaüm où chacun s'interpelle, s'insulte à qui mieux mieux, s'embrasse et se repousse,

les uns montent sur scène, d'autres courent dans les travées de la salle. Quand soudain, surgit *l'Idiot*, installé au milieu du public, qui s'invite à la fête lui aussi.

Changement d'époque.

C'est peu dire que Vincent Macaigne est l'enfant terrible du théâtre français. L'enfant gâté aussi car tout lui sourit, au théâtre comme au cinéma où, en quelques années, il s'est imposé comme l'un des acteurs emblématiques du « jeune cinéma d'auteur ». Pourtant, il a dû renoncer à un projet faute de coproducteurs pour le Festival d'Avignon en 2013. Mais revenons-en à *l'Idiot*, sous-titré « *Nous aurions dû nous aimer* », créé il y a quelques années et que Macaigne remet sur le métier aujourd'hui. Sa mise en scène s'est bonifiée, elle a mûri. Ses acteurs aussi et du temps a passé qui lui permet des allers-retours incessants entre le temps historique de la pièce et le nôtre. Alors, quand après l'entracte nous rejoignons nos fauteuils, de petits écrans télé diffusent le face-à-face Hollande-Sarkozy au moment où Hollande pratique l'anaphore, plus rien ne nous étonne. Ni la force et la puissance du verbe de Dostoïevski, ni la fadeur et la laideur des



THIBAUD LACROIX (HIPPLYTE) ET PASCAL RENERIC (L'IDIOT) DANS LA PIÈCE DE FIODOR DOSTOÏEVSKI. PHOTO SAMUEL RUBIO

discours de campagne écrits
besogneusement par des
communicants. Changement
d'époque.

L'Idiot, c'est une ONG de
compassion à lui tout seul,
capable de lire dans le cœur
des hommes quand ceux-ci
sont occupés à se quereller
pour un oui ou pour un non.

L'Idiot est épileptique. L'Idiot parle au monde
et s'adresse aux enfants. L'Idiot aime Nas-
tassia. Et Aglaïa. Il est la risée des autres.
Mais ces femmes l'aiment, honteusement.
Dans un monde qui se délite, la Russie est
en plein déclin, lui, noble fin de race, serait
l'Indien de la réserve. Quand la décadence
est devenue le sport national, lui distribue
l'argent aux plus pauvres et aux arnaqueurs
de tout poil. Ceux-là travaillent dans les
assurances, ils sont à l'image de cette nou-

**Vincent
Macaïgne est
le plus infidèle
des fidèles
de Dostoïevski.**

d'une société, éclaire la crise morale et po-
litique des protagonistes. Il y a du nihilisme
dans l'air, de la désillusion aussi. On s'ar-
range comme on peut, avec la vie, l'amour,
les emmerdes, à coup de trahisons et de
pognon. Mais l'Idiot n'en a cure. Il n'est
dupe de rien et sa grandeur d'âme lui tient
lieu de manifeste de vie. Macaïgne, lui, ne
se prive de rien, ne se ménage pas, use de
tous les artifices du théâtre jusqu'à plus soif,
comme un gamin qui aurait dérobé des

velle bourgeoisie affamée
d'argent. Des quarante per-
sonnages, Macaïgne en a
conservé une dizaine, déjoué
les pièges de la transcription,
devenant ainsi le plus infidèle
des fidèles de Dostoïevski.
Allant à l'essentiel, au ma-
tériau brut de décoffrage qui
saisit en plein vol l'explosion

pétards à la galerie J'arfouille. Et quand on
entend du Nirvana, ce n'est pas « unplug-
ged » mais plutôt à fond les manettes, histoire
de nous vriller encore plus fort les tympans
pour gueuler son désespoir. On se demande
bien pourquoi, jeudi 1^{er} octobre, Vincent
Macaïgne semblait si « déchiré » à l'idée de
faire grève. Il semble qu'à la Colline, à la
Commune et ailleurs, les autres n'aient pas
autant hésité. La compagnie a finalement
décidé de ne pas jouer et le public qui faisait
le pied de grue a même applaudi la décision,
au grand étonnement du directeur du Théâtre
de la Ville. Ce n'est pas Macaïgne qui a vieilli
ce jour-là, mais ceux qui veulent en finir
avec l'intermittence... ●

MARIE-JOSÉ SIRACH

Au Théâtre de la Ville à Paris jusqu'au
12 octobre Puis aux Amandiers de Nanterre
du 4 au 14 novembre

Macaigne, espèce d'« Idiot »

CRITIQUE Le metteur en scène reprend son adaptation du roman de Dostoïevski. Un spectacle furieux, drôle et désenchanté.

ÉTIENNE SORIN esorin@lefigaro.fr

Revoilà Vincent Macaigne. Propulsé égérie du jeune cinéma français (*La Fille du 14 juillet*, *La Bataille de Solferino*, *2 automnes*, *3 hivers*, *Tonnerre*, *Tristesse club*), le metteur en scène avait déserté les plateaux de théâtre. Ceux qui avaient découvert *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre* au Festival d'Avignon en 2011 se morfondaient. Sa relecture saignante et fiévreuse d'*Hamlet* le hissait au rang de Churchill. Au programme : de la sueur, du sang et des larmes. Considérer le théâtre comme un champ de bataille n'est pas de tout repos ; le trentenaire avait failli y laisser sa peau en 2009, victime d'un accident vasculaire cérébral le matin de la dernière représentation d'*Idiot* !

Remonter cette adaptation du roman de Dostoïevski en 2014 a sans doute valeur d'exorcisme. Pour Macaigne et sa troupe, il s'agit moins de voir comment leur spectacle a vieilli que de se demander comment eux-mêmes ont vieilli.

Modernité et décadence

Une seule certitude, le metteur en scène revient par la grande porte, celle du Théâtre de la Ville, sous la bannière du Festival d'automne à Paris. Comme pour piétiner cette respectabilité, le spectacle démarre dans la rue. Le temps d'un happening bon enfant, Macaigne et ses comédiens entraînent les spectateurs pour une farandole dans la fontaine de la place du Châtelet. À l'intérieur, ce n'est pas triste non plus. La salle est transformée en club. Les filles montent sur scène se déhancher sur de la musique poussée à un volume maximum. Les bouchons d'oreilles distri-

bués à l'entrée ne sont pas superflus. Une tireuse à bière est à disposition des soiffards. On se croirait à un concert de rock. La salle, chauffée à blanc, n'aura que de rares instants de répit. Le prince Mychkine, l'Idiot, est lui aussi à la fête. Pascal Reneric en fait un personnage grotesque, naïf et tragique, malmené par une époque et des êtres qui rappellent la nôtre, moderne et décadente. La Russie de la seconde moitié du XIX^e siècle, avec son chemin de fer, ses aristocrates cyniques, ses banquiers cupides, est le miroir de nos passions contemporaines.

Macaigne marche au bord du précipice sans jamais tomber dans la démagogie. Lebedev (Emmanuel Matte) conspu le capitalisme déguisé en lapin blanc ! Le texte de Dostoïevski, malaxé et recraché par des comédiens qui vocifèrent avec ou sans micro, est un flux parmi d'autres dans ce théâtre de fluides, plus poétique que contestataire. Plus audacieux, donc. Images, paroles, sons, fumigènes, hémoglobine, mousse, terre, peinture ou eau se déversent sur le plateau. Cette démesure n'épargne personne, ni les acteurs ni les spectateurs, exsangues à l'issue, de 3 h 30 d'*Idiot* ! *Parce que nous aurions dû nous aimer*, spectacle total, tour à tour excitant et agaçant.

Si le théâtre est un corps à l'agonie, il est clair que Macaigne tente de le ranimer à coups d'électrochocs. Peu importe, au fond, qu'il y parvienne. Au moins, il aura laissé un beau cadavre. ■ *Idiot* ! *Parce que nous aurions dû nous aimer*, Théâtre de la Ville (Paris IV^e) jusqu'au 12 octobre. Au Théâtre national de Marseille-La Criée, du 17 au 19 octobre. Au Théâtre Nanterre-Amandiers, du 5 au 14 novembre. Au Lieu Unique, à Nantes, du 19 au 21 novembre. Au Bonlieu, à Annecy, les 26 et 27 novembre.



Avec *Idiot* ! *Parce que nous aurions dû nous aimer*, Vincent Macaigne marche au bord du précipice sans jamais tomber dans la démagogie. SAMUEL RUBIO

TELERAMA SORTIR – 8 octobre 2014

Derniers jours

La Grande Nouvelle

De Jean-Louis Bauer et Philippe Adrien,
d'après Molière, mise en scène de Philippe Adrien.
Durée : 2h. Jusqu'au 12 oct., 20h (du mer. au
sam.), 16h (dim.), Théâtre de la Tempête,
Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 12^e.
01 43 28 36 36. (12-20€).

Idiot!

Parce que nous aurions dû nous aimer
D'après Fiodor Dostoïevski, adaptation et
mise en scène de Vincent Macaigne. Durée : 4h.
Jusqu'au 12 oct., 19h30 (du mer. au sam.), 17h
(dim.), Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, 4^e.
01 53 45 17 17. festival-automne.com. (18-30€).

LES INROCKS – 8 octobre 2014

scènes



Celui qui tombe
conception
Yoann Bourgeois
Les Salins,
Martigues,
Théâtre du Vellein,
Villefontaine
Un hommage
à la peur, qu'elle
soit du vide
ou de l'humanité.



Lilium
de Ferenc Molnár
mise en scène
Jean Bellorini
Théâtre
Gérard-Philippe,
Saint-Denis
Des personnages,
vivants, morts
ou surnaturels,
se fondent
dans l'atmosphère
colorée d'une
fête foraine.



**Idiot ! parce
que nous aurions
dû nous aimer**
mise en scène
Vincent Macaigne
Théâtre de la Ville,
Festival d'automne
à Paris
Un happening
hystérique aussi
drôle que salutaire.

THÉÂTRE

Macaigne, le « théâtrissime »

Vincent Macaigne n'a certes pas inventé l'agit-prop (cher aux années soixante-dix), d'autres avant lui en Allemagne comme en France ont cultivé le « trash » et les décors dégingnés. Mais il y a une telle mesure, une telle puissance de feu dramatique dans cet « Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer », créé pour le Festival d'automne, qu'on se sent projeté dans une nouvelle dimension théâtrale.

Le metteur en scène-acteur-réalisateur et sa troupe commando semparent du brûlot de Dostoïevski pour parler du monde actuel, d'une (ex) jeunesse anéantie par la perte des illusions. La première partie du livre (et du spectacle) contient déjà beaucoup de colère, d'amertume, mais il reste un espoir – celui du prince Mychikine, « L'Idiot » – de préserver la beauté et la bonté menacées. Dans la seconde partie – introduite avec ironie par des images du débat Hollande-Sarkozy de 2012 –, tout est perdu : les personnages, qu'ils soient libéraux, idéalistes, nihilistes, sont laminés les uns après les autres. C'est le récit de cette apocalypse qui guette la France aujourd'hui, comme jadis la vieille Russie, qui nous est contée en un show grimaçant et sublime.



Samuel Rubio

Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer

de Vincent Macaigne, d'après Fiodor Dostoïevski
Th. de la Ville, Jusqu'au 12 oct. Nanterre (du 4 au 14 nov.)

La fête d'anniversaire de Nastassia (la « débauchée ») commence par une farandole sur le pavé, devant le théâtre de la ville. Puis les portes s'ouvrent sur la salle entumée, transformée en discothèque géante (lasers, techno tonitruante). Des spectateurs montent sur scène. La fête bat son plein – image saisissante du plateau inondé de mousse au son de Nirvana. Après l'entracte, on verra s'abattre des cloisons, jaillir des torrents de terre et de lumière, des hommes devenir riches sous une pluie de paille, se battre, mourir sous des jets de faux sang.

Flot de rage romantique

Les comédiens engagent toutes leurs forces dans cette bataille dramatique ; s'adressent au public de face, en criant ou parlant fort – ainsi les images éblouissantes ou les gags délirants ne couvrent pas les mots. C'est touffu, confus, bavard, épuisant. La dramaturgie souffre de son côté brouillon. Mais on ne peut résister au flot de rage romantique qui se déverse trois heures et demie durant. La torture du prince, les faux saluts des comédiens sous la neige sont des moments inoubliables. Et quand la voix de Léo Ferré émerge des basses techno à la fin, on frissonne. « Avec le temps... » ce spectacle violent, sale et beau restera gravé dans nos mémoires comme un grand geste épique. Bravo à Vincent Macaigne, le « théâtrissime ». — Philippe Chevilly

D'EMBLÉE, tandis que place du Châtelet un zigoto en habit de soirée braille dans un mégaphone, suivi d'une ribambelle de jeunes gens qui gigotent, puis que cette troupe agitée se dirige vers le théâtre et finit par débouler sur scène, on comprend qu'on va en prendre plein la vue et les oreilles. D'ailleurs, l'ouvreuse vous a donné une paire de boules (qui's préventives avec un sourire apitoyé et lourd de sens, mon pauvre, vous allez en baver). Une fois entré, c'est parti. Les fumigènes s'en donnent à cœur joie. Les baffles crachent, tchac-boum, tchac-boum, une rude musique techno. Des lasers en folie zigzaguent sur le public, invité à crier et à applaudir, c'est la fête chez Nastassia Filipovna, allez, venez !

On ne peut pas dire que Vincent Macaigne preme les spectateurs en traître. Le ton est donné : ici, tout sera hé-naurme. Tout sera sursaturé. Tout sera sursigné. Ses effets, il les soulignera mille fois plutôt qu'une, comme s'il avait lu « L'Idiot » de Dostoevski en marquant ses passages préférés avec des tas de Stabilo de couleurs différentes, et qu'il voulait nous les faire entrer dans la tête à grands coups d'épave. Il est vrai qu'une fièvre terrible parcourt ce maître livre. Des siècles après

Idiot !

(Une histoire pleine de bruit et de fureur)

l'avoir lu, on s'en souvient encore comme d'une expérience indélébile. On se souvient des journées pendant lesquelles on s'y est immergé, de l'état second dans lequel cette lecture nous a mis. Macaigne vise à reproduire cette sensation inouïe.

Il sait que tous les personnages y sont excessifs. Ils donnent l'impression de jouer leur peu à chaque instant. Il ne s'agit pas que d'une magnifique folie métaphysique typiquement russe. Il s'agit aussi d'un moment historique précis : nous sommes à Saint-Petersbourg en 1869. La révolution industrielle est en train de bouleverser l'Europe. Sur scène, les acteurs s'échinent à comprendre ce qui arrive au monde.

Revient en ritournelle dans leur conversation ce chemin de fer qui pousse partout ses pseudopodes, et ce libéralisme dont il est le puissant symbole. Lequel libéralisme n'est pas pour eux cette douce doctrine d'Adam Smith promettant de réparer ses bienfaits sur le monde, mais un puissant mouvement dont ils sentent qu'il subvertit toutes les cultures antérieures, balait la

loi du Père et libère toutes les passions égoïstes.

Et c'est dans ce contexte que surgit l'Idiot. Personnage sidérant, évidemment chrétien, que cet innocent, toujours aimant, sans qu'en lui ne s'éveille la moindre agressivité, la moindre peur des autres, toujours confiant, la main tendue, s'attendant toujours à être accueilli comme il accueilli. Chez Macaigne, l'Idiot surgit dans la salle, et c'est un vrai bouffon à grosse barbe, ridiculement attifé, remontant constamment son short sur ses fesses, qui déclare ses idioties avec un accent belge au couteau.

Entracte compris, le spectacle dure près de quatre heures : un vrai sabbat, un champ de bataille, un tohu-bohu de décibels sans cesse, que ce soit à voix nue, micro en main, ou avec mégaphone. Et tout en hurlant dessus, coups de feu, se tapent dessus, rent, tombent, se tapent dessus, coups de feu, de hache, de poings, giles, pataugent dans un océan de mousse, se déversent dessus des tas de matières diverses, cendres ou boues noires, se roulent dans les paillettes d'or,

s'aspergent d'eau, de peinture, cassent un mur, etc.

C'est peu de dire que cet « Idiot » est modernisé : il est ré-écrit, explosé, passé à la lessiveuse. Pourquoi pas ? Les chefs-d'œuvre ont ceci de particulier qu'ils peuvent subir les traitements les plus violents, il en reste toujours quelque chose. De ce grand *magic circus* bourré d'énergie et de démesure, que reste-t-il ? Des gags idiots, bien sûr, comme ce type qui galope partout à poil et revêt un déguisement de lapin géant, « *Je croyais que c'était un bal costumé* ». Mais ce « *message politique fort* » dont veut le charger Macaigne, « *la pièce parle de ce qu'on a eu, de ce qu'on a perdu, de la précarité, de ce monde qu'on veut transformer* », peine à émerger du chaos.

Ne resté, au fond, que la tirade de Nastassia (Servane Ducorps), l'héroïne dépravée au cœur pur, qui aime l'Idiot mais se sent trop sale pour lui, et pourtant revient à la charge le fait d'avoir vécu sans faux-fuyant toutes les contradictions de la société où elle vit. Ce moment de théâtre tout simple, sans artifice, touche enfin. Juste une voix nue et un texte bouleversant. Comme quoi...

Jean-Luc Porquet

● Au Théâtre de la Ville, à Paris.

FROGGY DELIGHT - 15 octobre 2014

#IDIOT !
Théâtre de la Ville (Paris) octobre 2014



Spectacle conçu et mis en scène par Vincent Macaigne d'après l'oeuvre de Fedor Dostoïevski, avec Dan Artus, Servane Ducorps, Thibault Lacroix, Pauline Lorillard, Vincent Macaigne, Emmanuel Matte, Rodolphe Poulain, Thomas Rathier et Pascal Reneric.

Grâce au travail de Vincent Macaigne, les plus anciens se sentiront rajeunir en retrouvant sur scène ce qui était le quotidien du théâtre d'avant-garde des années 1970.

Les plus radicaux regretteront cependant que Vincent Macaigne ne reprenne qu'une partie des provocations du théâtre post-soixante-huitard.

Car, s'il aime déverser du liquide sur ses personnages, les couvrir de peinture ou de terreau, il n'a jamais aucune tentation pipi-caca. Pas d'excréments, pas d'urine, pas de vomi, même pas le moindre crachat dans ce théâtre terriblement de bon aloi.

S'il aime la mousse et la fumée, il zappe complètement les plaisirs de la table : personne ne s'empiffre d'aliments, a fortiori personne n'en expulse ni ne s'en enduit. La critique de la goinfrerie bourgeoise n'est donc pas de saison dans ce théâtre dont la radicalité est "à géométrie variable".

Ainsi, et les féministes apprécieront plus que les voyeurs, si les acteurs peuvent rester de longs moments dans le plus simple appareil et laisser apprécier aux connaisseurs leurs parties dites génitales, les comédiennes auront les seins toujours couverts et ni fesses ni petites culottes ne seront de sortie.

Quid, dans cette machinerie compliquée, dans ce bric-à-brac poubellistique, où le sublime est supposé sortir du sordide, de Dostoïevski et du héros de "L'Idiot", le prince Mychkine ? Il faut mettre au crédit de Vincent Macaigne qu'il suit grosso modo l'intrigue du roman et tente d'en garder l'esprit russe sans commettre d'anachronismes.

Car, si, durant un long moment, un téléviseur déverse le débat Hollande-Sarkozy précédant l'élection du 6 mai 2012, Macaigne se garde d'évoquer la Russie de Vladimir Poutine et maintient son propos dans une dialectique abstraite entre la Russie "tsaro-communiste" et le libéralisme occidental. Commencé dans le corps du texte de Dostoïevski, la pièce a tendance à s'en éloigner après l'entracte, pendant lequel Macaigne et ses acteurs poursuivent de vains échanges dans le hall du théâtre.

Ce prologue à la seconde partie de "Idiot !" n'est pas vraiment utile, pas plus que leur parade initiale devant le théâtre à l'heure de l'arrivée des spectateurs de clowns felliniens croyant jouer Vladimir et Estragon et faisant plutôt penser à des baladins de Beaubourg.

D'autant plus qu'en entrant dans la salle, on est saisi par une musique tonitruante qui met en condition, et qu'on peut affronter à l'aide des boules Quies opportunément distribuées par le personnel du théâtre. C'est d'ailleurs le seul moment révolutionnaire de la soirée, puisqu'on pourra y entendre les Choeurs de l'Armée Rouge.

Ce qui permettra à un spectateur engravé d'avoir ce joli mot d'enfant en passant devant l'avant-scène déjà encombré de spectateurs raptés dans la salle pour "faire plus interactif", qu'excitait au mégaphone la troupe des hirsutes macaignien : "Ce sont des intermittents ?"

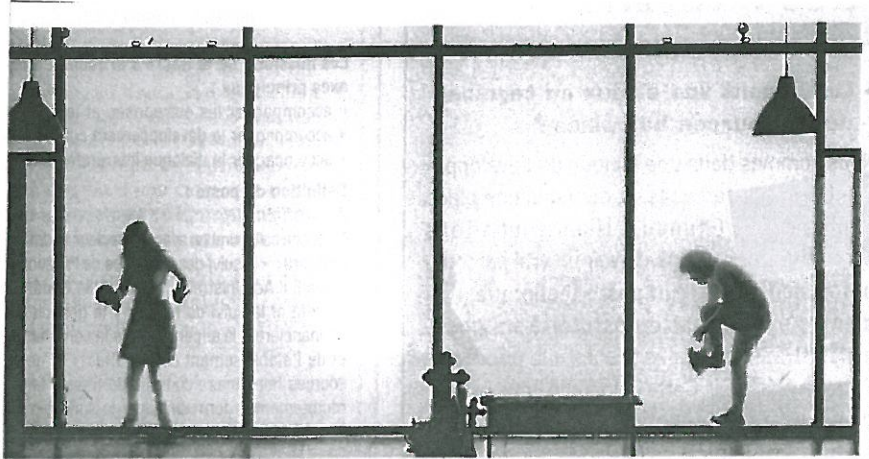
Non. C'étaient des permanents, de solides et remarquables permanents capables de gueuler comme des camelots pendant plus de trois heures et trente minutes, tout en recevant moult choses sur la tête et force claques de la part de leurs partenaires. Théâtre physique, n'accordant aucun répit aux acteurs sauf pour qu'ils puissent savourer les gros morceaux de bravoure souvent réussis que leur impose leur mentor, "Idiot !" au sous-titre poétique "Parce que nous aurions dû nous aimer", est un bazar qui contient des trésors narmi beaucoup de habiologies sans valeur

On aimerait donc que le cinéaste du viscéral "Ce qu'il restera de nous", ce vrai court moment de beauté anarchiste, se discipline un peu, évite la complaisance du faux "jeunisme", s'astreigne à la discipline de ne pas répéter plusieurs fois les mêmes dispositifs.

En clair, ramassé en deux heures, son spectacle gagnerait en intensité, éviterait bien des potacheries et pourrait gagner en émotion, alors que dans cette version longue, tout se perd dans un brouhaha inutilement destroy et finalement très niais.

Et puis, une version plus courte lui permettrait de rassembler ses idées, et accessoirement celles de Dostoïevski, et surtout de ne pas finir sur "Avec le temps", le plus cucul des poncifs consensuels, que le théâtre le plus bêtement "bourgeois" n'oserait plus proposer et que Léo Ferré lui-même, à la fin de sa vie d'éternel jeune lion rugissant, se maudissait d'avoir osé écrire pour tirer des larmes à Margot.

TELERAMA - 22 octobre 2014



9.10 Boomerang France Inter

*Avec Vincent Macaigne et son **Idiot!** Parce que nous aurions dû nous aimer, Dostoïevsky devient rock'n'roll.*

Ma semaine parisienne



MARDI
MACAIGNE!
L'intranquille Vincent
Macaigne reprend son *Idiot!*
jusqu'au 14 novembre
aux Amandiers (Nanterre).
Si vous aimez les soirées
mousse, le faux sang,
la techno hardcore et
Dostoïevski, ce spectacle
hors norme est pour vous.

THÉÂTRE NANTERRE-AMANDIERS
D'APRÈS DOSTOÏEVSKI / ÉCRITURE ET MISE EN SCÈNE DE VINCENT MACAIGNE

IDIOT! PARCE QUE NOUS AURIONS DÛ NOUS AIMER

Vincent Macaigne reprend le spectacle qu'il a créé il y a six ans, comme une sorte de bilan moral au manifeste d'alors. Fureur, brutalité et vociférations, aux limites de l'assourdissement exténuant.

Impossible de ne pas hurler quand la maison est en feu ; impossible de ne pas réagir avec violence quand le monde impose cette modalité existentielle. Vincent Macaigne affirmait déjà l'essence de sa nécessité créatrice dans un entretien accordé à *La Terrasse* en juillet 2011 : « travailler à partir de l'endroit où ça me parle et où je suis mis en danger ». En ce sens, son *Idiot* est un idiotisme, intraduisible autrement que dans la langue dans laquelle il s'exprime. Force est de reconnaître à cet égard qu'il y a désormais un style Macaigne, et qu'il faut compter avec cet artiste, au moins si on considère la scène théâtrale actuelle comme un symptôme de la société contemporaine. Le prince Mychkine, tel que le décrit Dostoïevski, est d'une bonté qui confine à la naïveté. Traumaté par les intrigues d'un monde trop cynique pour lui, il sombre dans la folie épileptique et subit les avanies de ceux qui le détestent et le méprisent alors que lui-même voudrait les aimer. Ainsi va Vincent Macaigne.

PASSAGE À L'ACTE PLUTÔT QUE MISE EN SCÈNE

Ainsi va le monde, selon cet artiste, semblable à Musset en son temps, époque maudite et amère du crépuscule des révolutions et des idoles, quand revient la réaction après le mouvement. La troupe réunie par Vincent Macaigne se démène avec une frénésie peu commune, aux limites du risque de la blessure, caparaçonnée de genouillères pour amortir les chutes imposées par le jeu. Tout est démesuré dans ce spectacle. Le ciel tombe des cintres sur la terre qui recouvre le plateau ; les comédiens sont aspergés de tous les fluides possibles et imaginables et, semblables à des enfants, s'agitent dans la gadoue qui envahit la scène. L'ensemble adopte l'esthétique



Vincent Macaigne persiste en son *Idiot*.

du *dripping* et du *all-over* : les images créées sont indiscutablement remarquables et choquantes. La merde, le sang, la sueur, les cris, une bande-son mugissante, des comédiens beuglant et bramant, un texte qui s'épuise dans le constat de l'anomie souffrante et de la plainte égotiste : on pourrait admettre la gifle, si elle avait du sens. Mais elle demeure, comme un passage à l'acte, hors discours, réelle, peut-être, mais non symbolisable et donc impartageable.

Catherine Robert

Théâtre Nanterre-Amandiers, 7 av. Pablo-Picasso, 92000 Nanterre. Avec le Festival d'Automne à Paris. Du 4 au 14 novembre 2014. Tous les jours à 19h30, sauf dimanche à 14h30 ; relâche les 10 et 11 novembre. Tél. 01 46 14 70 00. Durée : 3h30 avec entracte. Spectacle vu au Théâtre de la Ville.

Reagissez sur www.journal-laterrasse.fr

REJOIGNEZ-NOUS SUR FACEBOOK

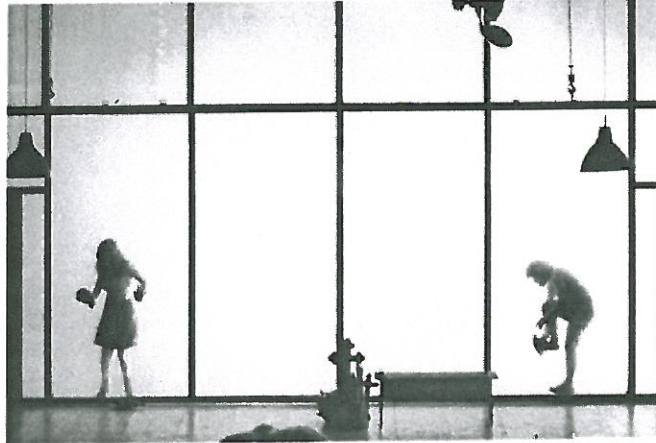
TIME OUT – 10 novembre 2014

Idiot ! parce que nous aurions dû nous aimer

Théâtre

Théâtre des
Amandiers

Jusqu'à Ven nov 14



© Samuel Rubio

Notre note :

Pas encore noté

Soyez le premier...

L'avis de Time Out

Publié le: Lun nov 10 2014

Du bruit et de la fureur. L'information avait filtré. Les spectateurs savaient que l'Idiot ! de Vincent Macaigne n'allait pas être un spectacle comme les autres, de ceux dont on attend la fin un peu endormi. De là à imaginer que nous allions courir dans les rues de Nanterre en chantant à tue-tête « Joyeux anniversaire Nastassia », danser dans un bus bondé et boire de la blonde dans un gobelet en plastique...

Vincent Macaigne ne fait pas un théâtre reposé, ses mises en scène maximalistes sollicitent le spectateur jusqu'au fond de son fauteuil rouge. Projecteurs face public, volume sonore puissant, musique tonitruante, fumée épaisse : le plateau est un champ de bataille recouvert de terre, de sang, de mousse et de paillettes. La pièce puise dans ce qu'il y a de plus féroce chez Dostoïevski, et révèle des personnages vidés de leurs entrailles, pendus par les pieds, de la merde plein les parties génitales (oui, c'est aussi ça le théâtre contemporain). N'y voyez pas une

voler en éclats, texte original compris. Un peu comme chez Rodrigo Garcia, mais sans le caractère profanateur.

Un tableau de l'apocalypse où tout s'effondre, ou rien ne tient debout, pas même le décor. Alors oui, il ne faut avoir peur ni de la lumière dans les yeux, ni du goût de la terre dans la bouche, et accepter d'en prendre plein les oreilles en écoutant les plaintes du mégaphone et des basses vrombissantes. C'est une fois la résistance du corps ébranlée que Macaigne sert ses moments de grâce, larmes d'extase au milieu du chaos. Trop peu nombreuses, il est vrai, hélas.

Auteur : Elsa Pereira